

PERSPECTIVES COMPARÉES DU RÈGNE
DE CHARLES QUINT : HISTOIRE OFFICIELLE,
HISTOIRE LUTHÉRIENNE, HISTOIRE ITALIENNE

Laurence Druez
Archives générales du Royaume de Belgique

L'historiographie « caroline » *lato sensu*, considérée dans toute son étendue, s'avère à la fois très vaste et très diversifiée : on y trouve à la fois des biographies intégrales, des récits d'épisodes particuliers du règne et de la vie de Charles Quint, des éditions de discours, des journaux de voyage, des panégyriques, des éloges rédigés en des occasions diverses.

Dès son vivant et jusqu'à la fin du XVII^e siècle – même un peu au-delà – Charles Quint constitue donc un objet d'histoire privilégié, dont témoignent particulièrement les bibliographies spécifiques, publiées essentiellement en Espagne, qui reprennent aussi bien les ouvrages contemporains de son règne que les travaux les plus récents¹.

En un peu plus de 150 ans, plus de cent ouvrages narratifs en latin, en italien, en espagnol, en allemand, en français et même en polonais ont été consacrés à Charles Quint. Le dépouillement des bibliographies nous a permis de constater que les ouvrages en latin, imprimés le plus souvent à Anvers, sont largement majoritaires ; les cités italiennes – Bologne, Rome, Venise et dans une moindre mesure Naples – occupent ensuite la deuxième position comme lieux d'édition de la plupart des récits proprement historiographiques écrits avant 1559, autrement dit du vivant même de l'empereur. Viennent alors des villes impériales – Cologne, Augsbourg, Nuremberg, Mayence, Strasbourg – ainsi que Bâle, qui fut un des centres typographiques les plus importants durant la première moitié du XVI^e siècle. On remarque que les biographies intégrales de Charles Quint sont relativement rares, la majorité des sources narratives concernant plutôt des événements précis et isolés de son règne. Parmi les sujets les plus souvent traités, on trouve le couronnement de Charles Quint comme roi des Romains à Aix-la-Chapelle en 1520, son entrée et son couronnement impérial à Bologne dix ans plus tard, sa victoire à Tunis sur

¹ V. Cardenas y Vicent, *Bibliografía del Emperador Carlos V*, Madrid, 1986 ; M. Fernandez Alvarez, « Bibliografía de Carlos V », *Cuadernos Hispanoamericanos*, 197-198, nov.-déc. 1958, p. 448-481.

Barberousse en 1535 et les triomphes consécutifs à Messine, à Naples, à Rome et même à Lucques ; l'entrevue avec François I^{er} à Aigues-Mortes en 1538 ; la guerre menée contre les princes luthériens en 1546-1547 et la victoire de l'empereur à Mühlberg. Les descriptions de sa pompe funèbre sont également nombreuses, mais ne font plus directement partie de l'histoire de son règne.

Aborder l'historiographie qui s'est développée autour de Charles Quint, à la fois objet d'histoire et point de repère chronologique pour les auteurs contemporains, conduit naturellement à s'interroger sur le rapport qu'a entretenu ce prince à l'histoire. En effet, parmi les nombreuses questions que suscite l'importance quantitative des ouvrages qui lui ont été spécifiquement consacrés pendant près de deux siècles, une en particulier retiendra notre attention : ce phénomène historiographique s'explique-t-il par le prestige d'un souverain à la puissance territoriale inégalée en Occident et par la grande diversité culturelle, linguistique, voire ethnique des sujets qu'il a dominés ? En d'autres termes, faut-il en chercher la source dans la fascination qu'a exercée l'empereur sur la société lettrée contemporaine ou peut-on également attribuer à Charles Quint un rôle actif dans la construction autour de sa personne d'une iconographie littéraire exceptionnelle par son ampleur ? Question très vaste qui conduira notre réflexion et à laquelle nous tenterons d'apporter des éléments de réponse en abordant le parcours et la production des historiographes officiels de Castille, que nous rapprocherons ensuite, à titre de comparaison, de Jean Sleidan et de Paolo Giovio. Ces deux auteurs, qui sont à notre connaissance les seuls historiens contemporains de Charles Quint à fournir, par l'étendue chronologique et thématique de leurs œuvres respectives, une vision élargie et panoramique de son règne, présentent en outre la particularité de se situer dans des perspectives géographiquement, politiquement et philosophiquement contrastées : la première allemande et luthérienne, la seconde italienne, mais confessionnellement moins engagée.

CHARLES QUINT ET L'HISTOIRE

Depuis son enfance jusqu'à sa retraite au monastère de Yuste, Charles d'Autriche a lui-même témoigné pour la littérature historique d'un engouement certain, auquel son éducation à Malines ne fut pas étrangère. L'historien et juriste Snouckaert van Schouwenburg², qui avait été bibliothécaire de l'empereur, précise, dans une biographie particulièrement flatteuse, que les premières années du futur empereur se déroulèrent dans un cadre tout imprégné des exploits militaires d'illustres personnages et que, durant sa jeunesse, le prince bourguignon manifesta un intérêt

2 Il fut pendant quelque temps secrétaire de Corneille de Schepper, ambassadeur de Charles Quint. En 1543, il devient conseiller extraordinaire à la cour de Hollande et en 1545, conseiller ordinaire, puis bibliothécaire, de l'empereur, ensuite de Philippe II. (art. de H. van der Haeghen, *Biographie nationale*, XXIII, col. 54-58).

croissant pour ses ancêtres, en particulier Philippe le Bon et Charles le Téméraire³. Toute la cour baigna d'ailleurs dans une culture sensible à l'histoire et au passé, ainsi qu'en témoigne la riche bibliothèque de Bourgogne, dont le jeune Charles dut être un familier⁴.

Une autre bibliothèque, celle qu'il avait emportée à Yuste et dont l'inventaire posthume est conservé à Simancas, révèle les préoccupations et les priorités de l'empereur dans ses derniers jours⁵ : parmi la trentaine de livres répertoriés, des recueils de prière, missels, psautiers, commentaires de Psaumes, les catéchismes des théologiens espagnols Pedro de Soto et Constantino Ponce de la Fuente, une Bible en français qu'à titre exceptionnel l'Inquisition l'avait autorisé à conserver ; outre ces livres de piété, et quelques ouvrages scientifiques, la *Consolation de la philosophie* de Boèce, mais aussi des livres d'histoire révélateurs des goûts historiographiques du vieux souverain : les commentaires de César en toscan, ceux de Luis de Avila y Zúñiga sur la guerre d'Allemagne de 1546-1547 et des cahiers de Florián de Ocampo, un de ses chroniqueurs officiels, qui laissa à peine entamée – comme nous le verrons plus loin – une chronique générale d'Espagne.

Un ouvrage en particulier, présent dans la bibliothèque de Yuste, mérite qu'on s'y arrête en raison de l'influence déterminante qu'il a exercée sur le jeune prince : il s'agit du *Chevalier délibéré* d'Olivier de la Marche, une biographie allégorique de Charles le Téméraire publiée à Paris en 1488, pleinement représentative de la geste héroïque de la fin du XV^e siècle. La prédilection qu'a affichée Charles Quint pour cet ouvrage – dont on a également trouvé un exemplaire dans la bibliothèque de François I^{er} – non seulement confirme son admiration pour son arrière-grand-père, mais révèle aussi les orientations historiographiques qui durant tout son règne ne seront pas démenties et qui ont d'ailleurs présidé au choix de certains de ses chroniqueurs⁶. L'empereur avait d'ailleurs entrepris lui-même une traduction en prose espagnole de ce roman de chevalerie, qui fut mise

3 *De republica, vita, moribus, gestis, fama, religione, sanctitate : Imperatoris, Cæsaris, Augusti, Quinti, Caroli, Maximi, Monarchæ, Libri septem, ad illustres aurei velleris equites scripti, authore Gulielmo Zenocaro a Scauvenburgo, Auratae Iippi Regis Hispaniæ, et ꝑc. Caroli filii, Consiliario, et Bibliothecario, Bincorstii Toparcha*, Gand, 1559, p. 34 : « *Multa ostendebantur adolescenti quotidie peristromata et aulea, ubi proeli, et victoriæ Iulii, Augusti, Caroli Magni, Iasonis, Gedeonis, veterum heroum, deinde Philippi, et Caroli Burgundiæ Ducum depingebantur : quarum rerum omnium grata delectatione fruebatur : resque maiorum suorum, magis, magisque perquirere, et investigare coepit.* »

4 Voir le *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque royale des ducs de Bourgogne*, t. I, Bruxelles-Leipzig, 1842, p. CIV-CVI.

5 P. Chaunu, et M. Escamilla, *Charles Quint*, Paris, 2000, p. 532-535.

6 Voir l'étude de H. Stein, *Etude biographique, littéraire et bibliographique sur Olivier de la Marche*, Bruxelles, 1888. Il était aussi l'auteur de *Mémoires* qui couvrent les années 1435 à 1488 (édités pour la première fois à Lyon par Denis Sauvage en 1562), ainsi que d'une *vie de Philippe le Hardi*. En revanche, c'est erronément qu'on lui a attribué la paternité d'une *vie de Philippe le Bon* (p. 105).

ensuite en vers par le poète Fernando de Acuna et imprimée sous cette forme à Anvers, chez Jean Steelsius, en 1553⁷.

L'HISTOIRE EN ESPAGNE

Lorsqu'en 1516, Charles d'Autriche, nouvellement roi d'Espagne, débarque sur le sol ibérique, l'histoire n'y est certainement pas une discipline inconnue. La plupart des ouvrages consacrés à l'historiographie de l'époque moderne n'ont laissé qu'une place assez réduite à la littérature espagnole⁸. Pour ne citer que lui, E. Fueter, dont l'étude aujourd'hui vieillie reste néanmoins une référence sur ce sujet, se contente d'évoquer – selon des critères de sélection assez mal définis – quelques historiens de la fin du XV^e et de la première moitié du XVI^e siècle pour s'attarder surtout sur le jésuite Juan de Mariana, auteur d'une *Historia de rebus Hispaniae*, dont les premiers livres furent publiés en 1592 et l'intégralité de l'œuvre traduite en castillan neuf ans plus tard⁹. Pourtant, bien qu'elle n'ait pas participé dans les mêmes proportions que l'Italie et la France au renouveau de la discipline historique qui s'est opéré durant la Renaissance, l'Espagne a bel et bien produit elle aussi des œuvres intéressantes, issues d'une tradition historiographique non négligeable.

Dès la seconde moitié du XIII^e siècle, en effet, Alphonse X dit « le Savant », roi de Castille et de Léon de 1254 à 1284 et empereur germanique de 1267 à 1272, fit publier une *Crónica general* depuis les premières traces d'habitation en Espagne jusqu'à la mort de son prédécesseur Ferdinand III. Cette œuvre monumentale, fruit d'un travail d'équipe, s'est prolongée sous les règnes de ses successeurs puisque, par la suite, des chroniques consignant année par année les faits les plus mémorables survenus dans le royaume de Castille, ont continué à être rédigées de manière régulière¹⁰. Ainsi donc, les souverains castillans étaient dès la fin du Moyen Âge sensibles à leur image ainsi qu'au prestige des territoires sur lesquels ils régnaient et semblaient avoir compris le rôle politique que pouvait jouer l'historiographie. À la fin du XV^e siècle, le rapprochement de l'histoire et du pouvoir s'est intensifié, dans un mouvement général qui atteint l'Europe

7 Baron de Reiffenberg, *Lettres sur la vie intérieure de l'empereur Charles Quint, écrites par Guillaume van Male*, Bruxelles, 1843, p. 15-16 – lettre au seigneur de Praet, Augsbourg, 13 janvier 1551 : « *Cæsar maturat editionem libri, cui titulus erat gallicus : le Chevalier délibéré. Hunc per otium a se ipso traductum tradidit Ferdinando Acunae, Saxonis custodi, ut ab eo aptaretur ad numeros rithmi hispani : quae res cecidit felicissime ; Cæsari sine dubio debetur primaria traductionis industria, cum non solum linguam, sed et carmen et vocum significantiam mire expresserit ; verum quæ est immodica certe modestia, ne in proemio quidem passus est ullam solertiae suae laudem adscribi, quantumvis a me rogatus et monitus tum honestissimo exercitio tum saeculo ipsi gravem injuriam fieri.* » Voir aussi J. Peeters-Fontainas, « Les éditions espagnoles du *Chevalier délibéré* d'Olivier de la Marche », *De gulden passer*, 38^e année (1960), p. 178-192.

8 Nous ne connaissons qu'un ouvrage spécifiquement consacré à l'historiographie espagnole : B. Sanchez Alonso, *Historia de la historiografía española*, Madrid, 1944.

9 E. Fueter, *Histoire de l'historiographie moderne*, Paris, 1914, p. 274-299.

10 G. Cirot, *Les Histoires générales d'Espagne entre Alphonse X et Philippe II (1284-1556)*, Bordeaux-Paris, 1905, p. 1-31.

occidentale¹¹. À l'instar de Charles VII, qui dès 1437 avait pourvu Jean Chartier de la charge rémunérée d'historiographe royal, les Rois Catholiques ont officialisé le travail de leurs chroniqueurs, qui était resté jusque-là plus ou moins privé, en le transformant en un office public dont les titulaires faisaient l'objet d'une nomination et en y associant à leur tour un salaire fixe de 40 000 maravédis¹². Ils ne se contentaient donc plus d'être les commanditaires de la chronique générale, mais en devenaient aussi implicitement les approbateurs puisque les textes rédigés dans ce cadre reproduisaient désormais l'histoire officielle de l'Espagne unifiée.

Avant même son accession au trône d'Espagne, Charles d'Autriche était familiarisé avec ces nouveaux fonctionnaires. Les ducs de Bourgogne avaient en effet participé eux aussi assez tôt à cette évolution de l'écriture de l'histoire par la nomination d'indiciaires attachés à la cour. Si, au début du XVI^e siècle, les deux États unis par le jeu d'un mariage avaient fortement encouragé l'activité historiographique sur leur territoire respectif, les approches de l'histoire qui présidaient à l'élaboration de la plupart des œuvres – officielles ou non – étaient, en revanche, de nature à les opposer. Ainsi donc, en important en 1516 sur le sol ibérique les formes littéraires bourguignonnes, le jeune souverain, comme nous le constaterons ultérieurement, n'a fait que greffer sur un tronc solidement enraciné des traditions étrangères aux Espagnols.

À partir des années 1520, on constate une intensification de l'activité historiographique, à la fois sans précédent sur le territoire ibérique et sans équivalence avec l'activité des historiens officiels dans les États voisins. Cette évolution s'est manifestée en particulier par un accroissement du nombre d'historiographes : plus concrètement, par l'existence simultanée de fonctionnaires publics chargés de contribuer à la chronique de Castille et d'officiers attachés à la personne royale qui résidaient normalement à la cour. La désignation de ces historiographes engagés pour écrire la biographie du souverain est à mettre en relation avec la réunion sous une même couronne des différents royaumes d'Espagne, mais aussi avec le prestige inégalé dont jouit le souverain, par l'importance de ses héritages et par son élévation à la dignité impériale.

Il serait d'autant plus imprudent d'imputer seulement ce phénomène au goût prononcé de Charles Quint pour l'histoire que la part prise par le souverain dans l'établissement de chroniqueurs royaux est difficile à déterminer en raison de l'imprécision des sources ; sa correspondance éditée ne révèle en effet qu'à de très rares reprises des préoccupations d'ordre historiographique. Sans doute faut-il donc plutôt y voir les effets cumulatifs de divers facteurs, dont la motivation de l'entourage royal – de

¹¹ B. Guenée, *Histoire et Culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris, 1980, p. 332-346.

¹² J.L. Bermejo Cabrero, « Origenes del oficio de cronista real », *Hispania. Revista española de historia*, 145 (1980), p. 395-409. Voir aussi R.L. Kagan, « Clio and the crown : writing history in Habsburg Spain », R.L. Kagan, et G. Parker, *Spain, Europe and the Atlantic world*, Cambridge, 1995, p. 74-76.

Chièvres d'abord, de Gattinara ensuite –, l'intervention des Cortès et une tendance générale en Europe occidentale amorcée à la Renaissance ne sont pas les moindres.

L'entourage royal, tout d'abord, qui a rapidement compris le parti à tirer de la littérature historiographique, en a favorisé l'exploitation à des fins politiques. Du vivant même de l'empereur Maximilien, Guillaume de Croÿ, seigneur de Chièvres, fidèle conseiller et gouverneur de Charles d'Autriche durant sa minorité, faisait part à l'ambassadeur de France Arthus de Gouffier, seigneur de la Roche-Beaucourt, de son désir de faire rédiger une chronique de son maître. Dans une dépêche adressée depuis Saragosse à François I^{er} en janvier 1519, l'ambassadeur décrivait en ces termes le seigneur de Chièvres : « [...] C'est l'homme que je véiz oncques qui prend plus de paine à faire son maistre grand et de diminuer tous les autres, sy possible luy estoit ; et me tient souvent propos de faire faire une Chronicque de sondict maistre, là où il sera touché des faicts de luy, des appointemens qu'il a faicts avecques l'empereur, le roy, le roy d'Angleterre et autres princes, et qu'il n'est pas hors d'esperoir de faire de plus grandes choses dignes de mémoyre¹³. » Chièvres partageait son intérêt pour l'histoire officielle avec les autres conseillers du prince, si bien que sa mort en 1521 ne signifia pas l'abandon de ce vaste projet. Gattinara, qui avait succédé trois ans plus tôt au chancelier Jean le Sauvage, se montrait d'autant plus convaincu de la nécessaire contribution de l'historiographie à la construction de l'image officielle de son souverain que, depuis peu, ce dernier avait ajouté à la couronne d'Espagne celle de l'Empire germanique.

Les préoccupations historiographiques des conseillers royaux ne s'opposaient pas, a priori, aux aspirations collectives. Dès 1518, les députés des Cortès réunis à Valladolid, avaient sollicité du roi la désignation et la rémunération d'un historiographe afin de poursuivre la rédaction des chroniques de Castille¹⁴ ; cinq ans plus tard, ils renouvelaient leur requête, demandant que « les exploits et les hauts faits de ses rois, de glorieuse mémoire, réalisés en temps de paix comme en temps de guerre, fassent l'objet d'un imprimé afin que la lecture en soit profitable. La vérité des choses passées, ajoutaient-ils, ne pouvait se connaître par d'autres livres privés¹⁵ ». À travers cette dernière affirmation, les députés exprimaient le besoin de disposer d'un texte historiographique « canonique », dont la

13 B.N. Paris, Fonds français, ms. 8612, fol. 122 – extrait dans L.P. Gachard, *La Bibliothèque nationale à Paris. Notices et extraits des manuscrits qui concernent l'histoire de Belgique*, t. II, Bruxelles, 1877, p. 65.

14 *Córtes de los antiguos reinos de Leon y de Castilla*, publié par la Real Academia de la Historia, IV, p. 281 : « Ordenamiento de las Cortes de Valladolid de 1518 ».

15 *Córtes de los antiguos reinos de Leon y de Castilla*, t. IV, p. 382-383 : « Ordenamiento de las Cortes de Valladolid de 1523 » : « 57. – *Asy mismo somos ynformados que otro tanto se hizo de las ystorias y coronicas y grandes cosas y hazañas hechas por los rreyes de Castilla, de gloriosa memoria, y de las que hizieron en sus tienpos en guerra y en paz, y es bien que se sepa la verdad de las cosas passadas, lo qual no se puede saber por otros libros privados que se lehen ; por ende, suplicamos a vuestra Alteza mande saber la persona que tiene hecha la dicha copilacion, y la mande corregir e ynprimir, porque sera letura provechosa y aplazible. A esto vos respondemos que está bien, y que asy se porná en obra. »*

valeur, indiscutable, aurait quasiment eu force de loi. Ils reviendront à la charge à plusieurs reprises, notamment encore en 1538, depuis Madrid.

Deux conceptions divergentes de l'histoire officielle sont donc mises en présence : à l'histoire nationale qui perpétue la tradition séculaire des annales du royaume s'est ajouté un projet biographique, d'inspiration bourguignonne, axé sur la personne du souverain. Sans doute faut-il y voir davantage que le jeu de sensibilités étrangères l'une à l'autre : certes, on conçoit bien l'intérêt limité que devait porter l'entourage de Charles au passé d'une communauté dont il ignorait à peu près tout ; réciproquement, on sait la méfiance que les sujets espagnols ont affichée, au début de son règne, envers le jeune prince éduqué dans les Flandres. Quasiment inconciliables, histoire individuelle et histoire collective ne semblent pourtant pas avoir été en concurrence. De manière plus générale, ces points de vue antagonistes sont révélateurs du développement fulgurant des préoccupations d'ordre historique que connaît le XVI^e siècle. Ainsi, la multiplication des historiographes sous le règne de Charles Quint trahit le phénomène de bouillonnement historique qui caractérise l'Europe occidentale à la Renaissance et qui se manifeste notamment par une diversification des formes historiographiques selon les régions, les sensibilités et les influences. Facteur plus général, mais non moins déterminant, les mutations décisives qu'après une longue période de relative stagnation, l'histoire a subies au cours du XVI^e siècle ont eu un impact direct et visible sur l'évolution de l'historiographie officielle en Castille.

Malgré la précision des *Quitaciones de Corte*, conservés aux Archives de Simancas, il est difficile d'établir avec exactitude la liste des chroniqueurs officiels engagés par Charles Quint. Certains personnages proches de l'empereur rédigeaient en effet, sous le contrôle du souverain, des biographies ou des récits d'événements spécifiques de son règne sans avoir fait l'objet d'une nomination en bonne et due forme. Parmi eux, on compte Luis de Àvila y Zúñiga, auteur d'un récit de la guerre de Smalkalde publié en 1549, Guillaume Snouckaert van Schouwenburg, dont nous avons déjà parlé, ou encore le comptable de la maison impériale Jean Vandenesse, qui s'intéressa plus particulièrement aux voyages de Charles Quint. En posant inévitablement des limites à leur liberté d'expression, leur proximité par rapport au souverain avalisait officieusement l'histoire qu'ils produisaient. Ainsi donc, si les œuvres réalisées dans ce contexte – éventuellement sur commande – ne portaient pas de cachet officiel, elles devaient néanmoins répondre vraisemblablement à l'attente du pouvoir et contribuaient donc, elles aussi, à la fabrication de l'image impériale. On le voit, la vérité historique que recherchaient les députés des Cortès pouvait certainement dépasser la sphère formelle d'un acte de nomination, d'un ordre de paiement d'une rente et du sceau royal, qui fixait la frontière entre histoire privée et histoire officielle.

Il importe par ailleurs de préciser que les différents historiographes en activité en Castille sous Charles Quint ne doivent pas être répartis seulement entre les deux conceptions de l'histoire officielle qui circulaient à cette époque : on constate en effet que des chroniqueurs plus spécialisés, notamment dans la conquête des Indes, ont également œuvré à l'exaltation de la gloire espagnole. C'est le cas, en particulier, de Pierre Martyr d'Anghiera, le premier historiographe nommé par le jeune souverain le 5 mars 1520, alors que le grammairien et philologue Antonio de Nebrija occupait toujours cette fonction¹⁶.

L'HISTOIRE OFFICIELLE

84

Jusqu'en 1556, sept historiens officiels attachés à la personne du souverain ou engagés comme chroniqueurs de Castille lui ont succédé¹⁷. Ils ont déjà tous fait l'objet – certains plus que d'autres – d'études plus ou moins nombreuses et plus ou moins précises qu'il serait évidemment inutile de reproduire. Aussi, plutôt que d'en retracer la biographie et d'analyser le contenu de leurs œuvres, nous nous arrêterons sur leur provenance, leur milieu d'origine, leur formation intellectuelle, leur production littéraire antérieure à leur fonction de chroniqueur, leurs conditions de nomination et de travail afin d'en dégager des caractéristiques destinées à apporter sur leur activité et leur production une réflexion générale, fruit de recherches toujours en cours.

Si l'on considère les origines des historiographes qui se sont succédé sous le règne de Charles Quint, on remarque que tous n'étaient pas espagnols. Les deux premiers, Pierre Martyr d'Anghiera¹⁸ et Bernardo Gentile¹⁹, sont en effet issus respectivement d'Arona sur le lac Majeur et de Messine. L'un et l'autre ont attiré, par leurs compétences et leur esprit brillant, l'attention de personnalités espagnoles, depuis l'Italie dans le cas de Pierre Martyr, sur le sol ibérique en ce qui concerne Gentile.

Le parcours de Martyr est très intéressant. Arrivé en Espagne en 1486, à l'issue d'une rencontre avec l'ambassadeur des Rois Catholiques à Rome, il gagna rapidement la confiance des souverains, puisqu'un an plus tard, il

16 Professeur à l'université de Salamanque, puis d'Alcalá, collaborateur de la Bible polyglotte, Nebrija avait été nommé historiographe par Ferdinand le Catholique. Il produisit les *Rerum a Ferdinando et Elisabe Hispaniarum regibus gestarum decades duæ*, qui ne furent publiées à Grenade qu'en 1545.

17 La seule étude générale que nous connaissions à leur sujet est de A. Morel-Fatio, *Historiographie de Charles Quint*, Paris, 1913, p. 13-97.

18 Art. de R. Almagià, *Dizionario Biografico degli Italiani*, III (1961), p. 257-260. Voir aussi E. Lunardi, « Un grande umanista e storico che visse l'epoca della scoperta dell'America », *L'umanista aronese Pietro Martire d'Anghiera, primo storico del « Nuovo Mondo »* (Atti del convegno, Arona, 28 ottobre 1990), Novare, 1992, p. 23-37 ; J.H. Mariéjol, *Un lettré italien à la cour d'Espagne (1488-1526) : Pierre Martyr d'Anghiera. Sa vie et ses œuvres*, Paris, 1887.

19 Sur Gentile, voir J. de la Peña y Camara, « Un cronista desconocido de Carlos V. El humanista siciliano Fray Bernardo Gentile, O. P. », *Hispania. Revista española de historia*, XVII (1944), p. 536-568.

était déjà investi d'une mission diplomatique en Bohême. En 1492, il assiste au siège de Grenade, reçoit dans cette même ville les ordres mineurs et fait son entrée à la cour, où il exerce la fonction de précepteur de nombreux jeunes nobles, avant d'être invité à l'université de Salamanque. Il fait aussi la connaissance des grands voyageurs, Vasco de Gama, Amerigo Vespucci, Magellan, Cortès et bien sûr Christophe Colomb, dont il assiste au retour triomphal après la première traversée océanique. Devenu familier de ces explorateurs et attentif aux événements des Amériques, il se met à écrire spontanément, sans en avoir été officiellement mandaté, une histoire de la découverte et de la conquête des Indes occidentales, le *De Orbe Novo*, dont la première décade paraît en 1511 et dont les deux suivantes sont écrites quatre ans plus tard. Ce n'est toutefois qu'en 1520 qu'il est officiellement investi de la charge d'historiographe, probablement en reconnaissance de ses mérites en tant qu'historien des Indes.

Gentile, quant à lui, avait quitté le couvent dominicain de Messine pour étudier en Espagne, peut-être à Salamanque. Le parcours de cet humaniste, moins illustre que Martyr d'Anghiera, est assez mal connu. Dès 1511 – vers l'âge de 40 ans –, il jouissait d'une réputation littéraire que n'avait fait que confirmer, quelques années plus tard, le poème à la gloire du grand capitaine Gonzalo Fernández de Córdoba qu'il avait dédié à Charles Quint²⁰.

Si l'influence de leur compatriote Gattinara n'est certainement pas étrangère à la promotion de Martyr d'Anghiera et de Gentile, elle ne peut l'expliquer à elle seule. Dès la fin du XV^e siècle, la maîtrise de la langue et de la littérature latines ne suffisaient plus pour accéder à la fonction d'historiographe : les qualités littéraires recherchées par les Rois catholiques s'étaient en effet rapprochées des exigences stylistiques cicéroniennes imposées par les humanistes italiens²¹. Certes, les intellectuels ibériques n'étaient pas restés étrangers aux nouvelles tendances imposées par l'Italie ; néanmoins, ils étaient encore loin d'avoir adopté les idéaux littéraires et philologiques que même l'audience d'Érasme, quelques années plus tard, ne suffit pas à introduire complètement²². Par ailleurs, si la supériorité des lettrés italiens était clairement établie, la nomination de chroniqueurs siciliens pouvait également relever du calcul diplomatique : elle permettait en effet de rapprocher de la couronne de Castille des sujets

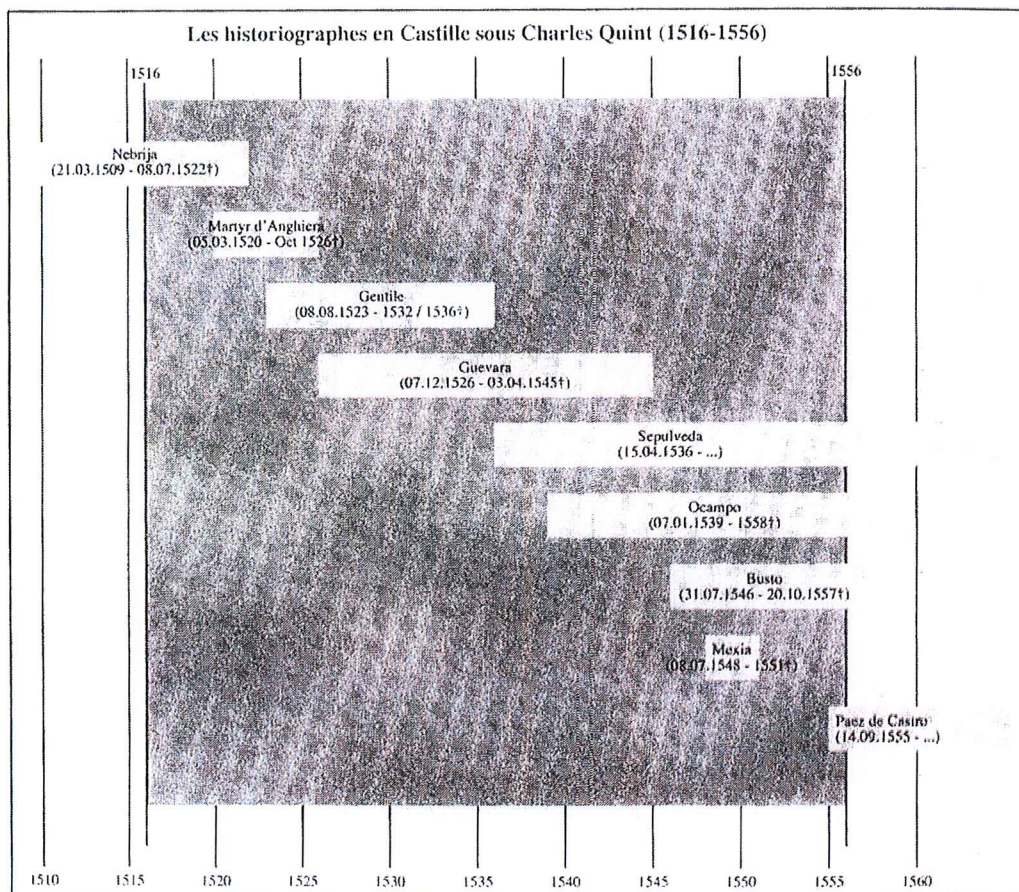
20 *De rebus gestis Consalvo Ferdinandí de Cordoba ad Carolum V Cæsarem Carmen*, Messine, 1526.

21 Ferdinand d'Aragon avait lui aussi désigné comme un de ses chroniqueurs officiels un Sicilien, Lucio Marineo. Voir E. Cochrane, *Historians and historiography in the Italian Renaissance*, Chicago, 1981, p. 345-347.

22 M. Bataillon, *Érasme et l'Espagne*, Genève, 1998 (1^{re} éd. 1937), p. 77-109 et 205-220. Le *Novum Instrumentum* (1516) d'Érasme suscitait généralement l'enthousiasme, même parmi les contributeurs à la Bible polyglotte d'Alcalá, si l'on excepte du moins la réaction agressive de López Zúñiga. La traduction espagnole de l'*Enchiridion militis christiani* connaîtra, huit ans plus tard, un succès encore supérieur. Néanmoins, l'humaniste hollandais a toujours entretenu des rapports contradictoires avec l'Espagne : ainsi, imbu d'un préjugé auquel le sentiment antisémite et antijudaïque n'était pas étranger, il refusa de suivre la cour de Charles d'Autriche et répugna à répondre à l'invitation du cardinal Cisneros en 1517.

aragonais dont les vellétés régionalistes se manifesteront notamment par la nomination en 1547, par les Cortès de Monzón, d'un chroniqueur particulier, dont le premier sera Gerónimo Zurita²³.

86



Le caractère italien des deux premiers historiographes de Charles Quint ne s'est pas fait beaucoup sentir : leur réalisation se résuma à l'histoire des Indes occidentales de Pierre Martyr d'Anghiera ; on ne connaît à Gentile, désigné pour relater les exploits des rois de Castille²⁴ – comme le réclamaient les Cortès –, aucun ouvrage imprimé et on ignore s'il laissa des manuscrits en chantier à son départ en 1533 pour Bosa en Sardaigne où il avait été nommé évêque. Son activité historiographique, pour autant qu'elle fût effective, semble donc être restée stérile.

Après la mort de Martyr d'Anghiera en 1526, on constate une hispanisation de l'historiographie officielle, qui participe d'ailleurs d'un mouvement général dans l'entourage royal. À partir d'Antonio de Guevara,

²³ P. Chaunu, *L'Espagne de Charles Quint*, t. I, Paris, 1973, p. 214-216 : des relations économiques étroites liaient les Pays-Bas et la Castille, alors que l'Aragon était davantage étranger aux principautés des Habsbourg. Étroitement liée à la Sicile et à Naples, la Catalogne, qui faisait partie du royaume d'Aragon, était pourtant géographiquement plus accessible en raison de son ouverture sur le commerce méditerranéen. À propos des tensions historiographiques entre la Castille et l'Aragon et de la censure exercée au XVII^e siècle sur les versions aragonaises de l'histoire d'Espagne, voir R.L. Kagan, « Clio and the crown », p. 82-84.

²⁴ La lettre patente de Charles Quint datée du 8 août 1523 est publiée en appendice de l'article de J. de la Peña y Camara (p. 566-567).

les chroniqueurs seront donc espagnols, mais non pour autant castillans : seuls Florián de Ocampo²⁵ et Juan Páez de Castro²⁶ sont originaires de Castille, le premier de Zamora, le second d'un village de la province de Guadalajara ; en revanche, Guevara est né dans les Asturies²⁷, Bernabé de Busto en Estrémadure²⁸, tandis que Juan Ginès de Sepúlveda²⁹ et Pedro Mexia³⁰ sont andalous. Parmi eux, Sepúlveda est le seul qui ait été formé en Italie, plus précisément au collège espagnol de Bologne. Il vécut ensuite à Capri, dans l'entourage du prince Alberto Pio, où il profita de la compagnie de nombreux lettrés, dont Pietro Pomponazzi, et à Rome, à la cour d'Adrien VI, de Clément VII, puis au service du cardinal Francisco de Quiñones jusqu'en 1536. Páez de Castro se rendit lui aussi en Italie, plus précisément à Trente en 1545 comme accompagnateur des prélats espagnols au concile, et profita de ce séjour pour approfondir ses connaissances philologiques, même s'il n'y suivit pas de réelle formation.

L'origine sociale des historiographes n'est pas non plus uniforme. Si l'on ne sait pas grand-chose de la vie d'Ocampo et de Bernabé de Busto, on peut néanmoins affirmer que l'ascendance noble de Guevara et de Pedro Mexia est loin de constituer une condition pour accéder à cette charge. Ainsi, Sepúlveda, qui resta le plus longtemps en fonction, était issu d'une famille modeste. Le cas de Guevara, type même du parfait courtisan, constitue une exception par rapport aux chroniqueurs qui seront désignés après lui. Son expérience à la cour des Rois Catholiques, où il fut introduit dès l'âge de douze ans par des membres de sa famille³¹ et ses antécédents dans l'entourage royal ont probablement favorisé son accession à la fonction d'historiographe deux mois seulement après le décès de Martyr d'Anghiera. Durant son séjour au couvent franciscain de Valladolid où il était entré après la mort d'Isabelle la Catholique, Guevara évoque également sa connaissance des cours pontificale, française, germanique, britannique, vénitienne, génoise, florentine ainsi que des maisons et États de plusieurs princes et potentats d'Italie³². L'ensemble de sa production

25 À propos d'Ocampo, voir M. Bataillon, « Sur Florian Docampo », *Bull. hispanique*, XXV (1923), p. 33-58 ; G. Cirot, « Florian de Ocampo, chroniqueur de Charles Quint », *Bull. hispanique*, XVI (1914), p. 307-336 ; A. Morel-Fatio, p. 79-86.

26 Sur Páez de Castro, voir A. Morel-Fatio, p. 87-97.

27 A. Redondo, *Antonio de Guevara (1480 ?-1545) et l'Espagne de son temps. De la carrière officielle aux œuvres politico-morales*, Lille, 1978, p. 63-66 ; voir aussi R. Costès, « Antonio de Guevara », *Bull. hispanique*, XXV (1923), p. 305-360.

28 J.M. García Fuentes, « Bernabé de Busto, cronista de Carlos V », J. L. Castellano, et Fr. Sánchez-Montes González, (éd.), *Carlos V. Europeísmo y universalidad*, Sociedad estatal para la conmemoración de los centenarios de Felipe II y Carlos V (Grenade, mai 2000), vol. I, Madrid, 2001, p. 177-193 ; A. Morel-Fatio, p. 86-87.

29 Sur Sepúlveda, voir l'art. de A. Pacheco, *Contemporaries of Erasmus. A biographical Register of Renaissance and Reformation*, vol. III, Toronto, 1987, p. 240-242 ; A. Morel-Fatio, p. 42-72.

30 Sur Mexia, voir R. Costès, « Pedro Mexia, chroniqueur de Charles Quint », *Bull. hispanique*, XXII (1920), p. 1-36 ; A. Morel-Fatio, p. 73-79.

31 Guevara fait profiter ses lecteurs de son expérience de la cour dans les *Moyens légitimes pour parvenir à la faveur, et pour s'y maintenir, ou le reveille-matin des courtisans*, 1539.

32 Prologue, adressé au roi Jean de Portugal, du *Mesnosprecio de la corte y alabança de la aldea*, 1539.

littéraire, assez abondante, fait de lui un prélat mondain, à la fois pieux ecclésiastique et courtisan zélé.

Contrairement à lui, tous les historiographes, chroniqueurs du roi ou de Castille, sont des intellectuels, à l'éducation humaniste, généralement ecclésiastiques. Ils sont pour la plupart des produits de la jeune université d'Alcalá, où ils ont étudié les arts libéraux et parfois la théologie – tel Sepúlveda –, ce qui ne les empêcha pas de se spécialiser : ainsi, Páez de Castro était surtout connu pour ses compétences philologiques qu'il révéla en particulier dans ses travaux – non publiés – consacrés à Platon et Aristote ainsi que sur les mathématiques et la médecine grecque ; Busto, en sa qualité de grammairien renommé, avait succédé à Pierre Martyr d'Anghiera comme professeur de latin attitré de la maison de l'impératrice Isabelle ; d'Ocampo nous savons seulement qu'il suivit l'enseignement d'Antonio de Nebrija. Mexia avait plutôt privilégié une formation juridique acquise à l'université de Salamanque³³ et complétée par des connaissances en astronomie et en mathématiques.

La qualité de la formation intellectuelle ne suffisait évidemment pas à orienter le choix de l'empereur et des Cortès. Tous, bien avant leur nomination, s'étaient fait connaître par une production d'importance assez variable, qui mettait en évidence leurs capacités littéraires, leurs qualités stylistiques et parfois même leur penchant pour l'historiographie. Seul Páez de Castro n'avait rien publié. De loin le plus fécond, Sepúlveda se distingua particulièrement par ses éditions de textes d'Aristote dont il devint d'ailleurs en 1526 le traducteur officiel à la cour pontificale et, ultérieurement, un spécialiste reconnu. La même année, il avait publié à Rome le *De fato et libero arbitrio*, une réfutation des propositions de Luther qui attira l'attention d'Érasme, en rupture avec le réformateur sur cette même question. Au cours des années suivantes, les relations entre les deux humanistes tournèrent à la controverse, Sepúlveda ayant pris la défense de son défunt protecteur Alberto Pio, attaqué avec virulence par Érasme dont il avait dénoncé les sympathies luthériennes³⁴. En 1531, il s'était également prononcé sur la question du divorce d'Henri VIII dans son *De ritu nuptiarum et dispensatione* ; parmi ses nombreux ouvrages, citons encore un traité, sous forme de dialogue, destiné à démontrer la compatibilité entre le métier des armes et la religion chrétienne (*Democrates primus, seu de convenientia militaris disciplinae cum christiana religione*), publié à Rome en 1535.

Avant son accession à la charge d'historiographe, Antonio de Guevara avait lui aussi produit plusieurs ouvrages qui, nous l'avons déjà évoqué, révélaient surtout son éloquence. Dans le prologue du *Reveille-matin des Courtisans*, il exprimait déjà l'estime qu'il portait à l'histoire et aux historiens : « Saluste, écrivait-il, au livre qu'il a fait de la guerre de Jugurtha, dit que les faits héroïques, et les glorieuses entreprises ne

³³ L'université d'Alcalá, fondée en 1509 par le cardinal Cisneros afin de former une élite ecclésiastique, ne comportait pas de faculté de droit. M. Bataillon, *Érasme et l'Espagne*, p. 3-14.

³⁴ M. Bataillon, p. 456-460.

tourment à moindre gloire à l'Historiographe qui les redige par escrit, qu'au Capitaine qui les a executées : d'autant qu'il arrive souvent que le Capitaine qui a donné la bataille y perd la vie ; et si jusques à huy en survit la renommée, ce n'est pas pour ce que nous voyons en luy, ains pour ce que nous lisons de luy³⁵. » Mais il se distingua surtout par des traités rédigés dès 1518 où il exposait au jeune roi, qui ne parlait pas le castillan, ses idées sur le gouvernement des royaumes ibériques et où il brossait le portrait du souverain idéal³⁶ : le *Livre doré de Marc Aurèle* qui circula sous forme de manuscrit jusqu'à son impression en 1527, deux ans avant la publication du *Relox de Principes*.

Busto, quant à lui, s'en était tenu à des traités de grammaire et de pédagogie : ses *Introducciones grammaticas, breues e compendiosas*, furent publiés à Salamanque en 1533, au début de sa carrière de précepteur à la cour, ainsi que des méthodes, à la fois d'enseignement et d'apprentissage, de la lecture et de l'écriture non seulement du latin, mais aussi du castillan³⁷.

Seuls Ocampo et Mexia étaient réellement prédisposés à la tâche de chroniqueur par leurs antécédents historiographiques. Ocampo prétend en effet avoir commencé à écrire la *Crónica de España* douze ans avant d'être nommé officiellement chroniqueur de Castille en 1539. Il avait semble-t-il entamé ce travail de sa propre initiative, à l'instar de Pierre Martyr d'Anghiera, un peu plus de 25 ans plus tôt, et il est peu probable que son activité n'ait pas été connue du souverain³⁸. Pedro Mexia, admirateur d'Érasme et correspondant de Vivès, s'était plutôt illustré dès 1540 par sa *Silva de varia lecion*, un recueil de considérations et d'anecdotes relatives à des sujets aussi variés que la rotondité de la Terre, les propriétés de la vipère, l'usage des cloches, les vertus du silence et de la discrétion, l'origine de Mahomet de l'islam, le système d'organisation des abeilles ou encore les sept merveilles du monde...

Cet ouvrage dédié à Charles Quint, plus divertissant que réellement instructif, mais couronné d'un succès très appréciable, n'aurait pu à lui seul assurer la réputation littéraire de son auteur. C'est sans aucun doute par son *Historia imperial y cesarea*, publiée à Séville en 1545, que Pedro Mexia a attiré l'attention de l'empereur. Ce vaste travail de compilation – le premier paru en castillan sur le sujet – fournissant des notices sur tous les empereurs romains depuis Jules César jusqu'à Maximilien inclus ne pouvait que plaire au prince Habsbourg, pétri de la grandeur impériale³⁹.

Au moment de leur nomination, tous les historiographes avaient donc fait leurs preuves, que ce soit par leur réputation littéraire et pédagogique,

35 *Moyens légitimes pour parvenir à la faveur, et pour s'y maintenir, ou le reveille-matin des courtisans*, traduction française de l'espagnol de Dom Anthoine de Guevarre par Sebastien Hardy, 2^e éd., Paris, Robert Estienne, 1623, p. 23.

36 A. Redondo, *Antonio de Guevara...*, p. 112-113

37 J.M. García Fuentes, p. 180.

38 G. Cirot, *Les Histoires générales d'Espagne...*, p. 104.

39 P. Civil, « La figura del emperador romano en España de Carlos V : una representación del poder entre arte y literatura », P. Navascues Palacio éd., *Carolus V Imperator*, Barcelone-Madrid, 1999, p. 109-110.

par leur expérience de la cour ou par leur connaissance des institutions politiques. On comprend mieux dès lors l'âge relativement avancé de leur entrée en fonction. À l'exception de Páez de Castro dont la date de naissance, incertaine, situe l'âge de sa nomination entre 30 et 35 ans, aucun d'entre eux n'a moins de 40 ans – âge approximatif d'Ocampo – lorsqu'il accède à la charge de chroniqueur : Pierre Martyr, de loin le plus âgé, a 63 ans, Gentile environ 53, Guevara et Busto autour des 45, Sepúlveda 46 et Mexia 49.

Il ne semble pas que des conditions d'accès au titre d'historiographe puissent être clairement définies, même si un simple survol de la carrière de chaque titulaire révèle des constantes. Tout d'abord, on constate que la fonction de chroniqueur n'était pas exclusive ni la vacance d'un poste nécessaire aux nominations. Ainsi, bien que l'entrée en fonction de certains d'entre eux suive de près le décès d'un prédécesseur, cette circonstance est loin d'être généralisée. Comme nous l'avons déjà évoqué, la diversité des attributions explique, en particulier durant les décennies 1530-1540, la multiplication des titulaires, qui ne semblent pas avoir entretenu de rivalité⁴⁰. Ainsi, au cours des années 1548-1551 quatre historiographes se sont simultanément « employés » à exalter la grandeur de l'Espagne et de leur souverain, mais tandis que Sepúlveda et Mexia préparaient, l'un en latin, l'autre en castillan, une biographie de Charles Quint, Ocampo poursuivait la chronique de Castille et Busto se spécialisait dans les événements militaires de l'Empire durant la guerre de Smalkalde. Un rapport de succession⁴¹ ne peut clairement être établi que dans la nomination de Gentile en août 1523, soit un peu plus d'un an après la mort de Nebrija, Martyr d'Anghiera s'étant définitivement consacré aux Indes occidentales.

On l'a bien vu, le choix des chroniqueurs officiels ne s'effectuait pas au hasard. Si l'intervention auprès du roi de personnes influentes n'est évidemment pas exclue, certains « candidats » ne se sont pas privés de faire leur propre promotion. Ainsi, la nomination de Gentile intervient peu de temps après la présentation à l'empereur, en 1522 ou en 1523, d'un poème panégyrique latin de 500 vers intitulé *Divo Carolo Quinto Casari*. Sans avoir poussé aussi loin la flatterie, d'autres ont néanmoins également courtisé Charles Quint, la plupart du temps dans des circonstances qui ne semblent pas fortuites. Guevara rédigea son traité politique à une époque cruciale de la vie du jeune Charles, dont il avait fait la connaissance dès l'arrivée en Espagne en 1517.

Par ailleurs, la publication par Mexia, l'année même du décès de Guevara, de son *Histoire césarée*, qui ne pouvait que séduire le souverain, ressemble elle aussi à un véritable appel du pied ; Sepúlveda, de son côté,

40 Voir par exemple la lettre non datée qu'adresse Sepúlveda à Pedro Mexia (s.l.n.d.), dans *Joannis Genesii Sepulvedae Opera*, vol. III, Madrid, 1780, p. 152-153 : *liber epistolarum III*, n° II.

41 Ce rapport de succession est en effet précisé par l'acte de nomination (8 août 1523) publié en appendice de l'art. de J. de la Peña y Camara, p. 566-567.

profitait de sa rencontre avec l'empereur qui venait de se faire couronner à Bologne en 1529 pour lui offrir sa traduction de la *Météorologie* d'Aristote et l'on peut s'interroger sur l'intention avec laquelle il publia la même année, alors qu'il suivait le souverain dans son périple en Italie, sa *Cohortatio ad Carolum V ut bellum suscipiat in Turcas* si l'on considère que sa nomination à la charge de chroniqueur suit de quelques mois la victoire impériale sur Barberousse à Tunis⁴² ; en 1536, l'humaniste andalou quitte en effet la cour pontificale pour retourner en Espagne prendre ses fonctions auprès de Charles Quint. De son côté, l'empereur, loin d'être insensible aux sollicitations des futurs historiographes, réussit, indépendamment des Cortès, à les associer aux principaux événements politiques de son règne, à l'exception peut-être des deux premiers. Ainsi, il n'est pas impossible que l'improductivité de Gentile ait accéléré la nomination de Guevara après la mort de Martyr d'Anghiera en 1526, mais si l'on prend en considération les différentes dates de nomination des chroniqueurs officiels, il est difficile de s'en tenir à cette explication. Comment en effet ne pas établir de rapprochement entre la multiplication des fonctionnaires royaux attachés à la personne royale et les grandes victoires militaires de Charles Quint⁴³ ? L'entrée en fonction de Guevara coïncide, certes avec la mort de Martyr d'Anghiera, mais aussi avec la défaite de François I^{er} à Pavie et son emprisonnement à Madrid ; celle de Sepúlveda avec la débâcle de la flotte barbaresque et le triomphe, bien plus glorieux encore, sur l'ennemi musulman, d'un nouveau saint Louis⁴⁴. L'accession de Busto à la fonction d'historiographe, le 31 juillet 1546, correspond sans équivoque au début de l'offensive impériale contre les protestants allemands, qui s'écarte pourtant des préoccupations des royaumes espagnols. Enfin, la nomination de Mexia en 1548, élevant alors à trois le nombre de chroniqueurs attachés à la personne royale – puisque Guevara était mort trois ans plus tôt –, intervient à un moment décisif du règne de Charles Quint, alors au sommet de sa puissance : trois de ses ennemis – Henri VIII, François I^{er} et, quoique plus symboliquement, Martin Luther – étant décédés à quelques mois d'intervalle, l'empereur, victorieux à Mühlberg des luthériens confédérés, avait enfin les mains libres pour résoudre personnellement le problème confessionnel qui ruinait l'Allemagne. À la date où Mexia entrait en fonction, Charles Quint avait en effet imposé à la diète d'Augsbourg l'*Interim* qui rétablissait, du moins provisoirement, le culte catholique dans les territoires acquis à la Réforme.

42 On peut difficilement établir de rapport entre la nomination de Sepúlveda et le décès de Gentile, qui avait renoncé à sa charge lors de son départ en 1532 pour Bosa en Sardaigne.

43 La nomination de Florián de Ocampo correspond, quant à elle, à la dernière sollicitation des Cortès de Castille auprès de Charles Quint, les députés se préoccupant beaucoup moins de l'imagerie royale que de la continuation de la chronique générale, jusque-là fort négligée.

44 S. Deswarte-Rosa, « L'expédition de Tunis (1535) : images, interprétations, répercussions culturelles », *Chrétiens et Musulmans à la Renaissance* (Actes du 37^e colloque international du C.E.S.R. de Tours), Paris, 1998, p. 75-132 (surtout les p. 94-113).

Examinons à présent dans quelles conditions les historiographes ont exercé leur fonction. Nous savons que les chroniqueurs destinés à la réalisation d'une chronique royale étaient tenus de résider à la cour ou à proximité du roi. Or on constate qu'ils sont loin d'avoir toujours respecté cette obligation. Plusieurs d'entre eux sollicitèrent en effet des dispenses justifiées par des circonstances diverses. Ainsi, Pedro Mexia, de santé fragile, obtint de pouvoir rester à Séville, au climat plus clément que celui des villes du Nord⁴⁵. Sepúlveda, qui, n'ayant jamais été soldat, exprimait son désir de suivre l'empereur dans ses campagnes militaires et de découvrir la vie inconfortable des camps afin de se baser sur un témoignage oculaire, ne quitta plus l'Espagne après son retour d'Italie en 1536 et résida lui aussi la plupart du temps en Andalousie⁴⁶. En tant que prédicateur royal, Guevara fut probablement, de tous les historiographes, le plus familier du souverain, mais lui aussi ne vécut dans l'entourage royal que par intermittence et s'il suivit l'empereur à Tunis en 1535, puis en Italie au retour de l'expédition contre Barberousse, s'il était également présent à Aigues-Mortes lors de l'entrevue avec François I^{er}, il s'en éloigna régulièrement dès 1529 pour résider, d'abord dans son évêché de Guadix, ensuite à Mondoñedo en Galice à partir de 1538. Ses fréquents allers et retours à Valladolid, où s'était fixée la cour, ne pouvaient suffire à combler les lacunes provoquées par ses absences prolongées⁴⁷. Busto ne résidait à proximité du roi en Allemagne que six mois par an, le reste de l'année étant consacré à la mise en ordre de ses notes et de sa documentation⁴⁸.

Se pose dans ces conditions le problème des sources d'information : rarement témoins oculaires, les historiographes ont-ils pris la peine d'interroger l'entourage royal ou d'autres personnes compétentes et dignes de confiance ? Georges Cirot a révélé l'existence de lettres qui témoignent de l'activité d'Ocampo⁴⁹ ; Busto, avant d'être lui-même nommé en 1546, lui avait servi de documentaliste, mais les renseignements qu'Ocampo a rassemblés ne pouvaient lui servir que pour les tout derniers chapitres de la vaste chronique dont la rédaction lui avait été confiée. D'après Alfred Morel-Fatio, Mexia aurait lui aussi développé un réseau d'informateurs en dehors de l'Espagne. Seule une étude attentive de la correspondance conservée des autres chroniqueurs nous permettrait d'apporter un éclairage sur cette question.

Nous n'étudierons pas en détail les rapports ni le degré de proximité qu'ils ont entretenus avec le souverain, mais nous nous attarderons plutôt

45 R. Costès, « Pedro Mexia, chroniqueur de Charles Quint », p. 5.

46 *Joannis Genesisii Sepulveda Cordubensis Epistolarum liber I*, n° XI, *Joannis Genesisii Sepulveda Cordubensis Opera*, vol. III, Madrid, 1780, p. 100-102 – lettre à Gian Matteo Giberti, évêque de Vérone : « *Me tamen in castrensibus molestiis studiorumque jactura, illa cogitatio nonnihil solabitur atque juvabit, quod quae memoriae posteritatis tradenda suscepi, haec eo commodius, et cum majore fide proditurus esse videor, si me posterit rerum gestarum non scriptorem tantum, sed testem etiam fuisse cognoverint* ». Bologne, 21 juin 1536. A. Morel-Fatio, p. 46.

47 A. Redondo, p. 433-451.

48 J.M. García Fuentes, p. 182.

49 G. Cirot, « Florian de Ocampo », p. 307-336.

sur le fruit de leur travail et de leurs recherches. De ce point de vue, l'inefficacité générale de ces « fonctionnaires » est frappante. Gentile, décidément plus poète qu'historien, n'a en effet réussi à produire entre 1526 et 1529 qu'un second hymne à la gloire de Charles Quint intitulé *Carmen ad serenissimum Carolum Quintum Casarem semper Augustam*. Il renonça d'ailleurs à sa fonction d'historiographe en 1532 pour s'établir dans l'évêché dont il venait d'être investi à Bosa en Sardaigne. Busto, dont l'activité historiographique ne peut en revanche être mise en doute, n'a laissé de la vie de l'empereur qu'une relation manuscrite de la guerre de Smalkalde et décède en 1557 sans avoir rédigé de récits complémentaires⁵⁰. Guevara semble avoir pris sa charge au sérieux et s'être attelé consciencieusement à la tâche qui lui était confiée. Ses *Epistolas familiares*, dont il publie la première partie en 1539, contiennent effectivement de nombreuses allusions à sa fonction d'historiographe⁵¹.

Ses ouvrages à caractère politique ou moralisant ne peuvent donc que laisser regretter que sa chronique manuscrite, dont la réalité a été démontrée par Augustin Redondo, ait été perdue⁵². Plus qu'un roi d'Espagne, c'est véritablement un empereur qu'on y aurait découvert, à la fois un nouveau Trajan, auquel Guevara le compare implicitement dans le chapitre XV – d'ailleurs fictif – de sa *Decada de Cesares* (décades contenant les vies des empereurs)⁵³, et une réplique de Marc Aurèle, « empereur [non] pour le sang de ses predecesseurs, ny pour la faveur des presens », mais bien parce qu'il fut « amy des sages et ennemy des non scavans »⁵⁴. La production de Páez de Castro, qui semble lui aussi avoir pris au sérieux sa fonction d'historiographe⁵⁵, s'est limitée à un mémoire théorique – demeuré inédit – adressé à Charles Quint en 1556, dans lequel il exposait sa conception de l'histoire. À sa mort en 1570, il n'avait en fait toujours rien écrit de la chronique commandée, que le décès de l'empereur douze ans plus tôt ne devait – théoriquement du moins – pas annuler.

⁵⁰ Il existe plusieurs manuscrits de ce récit conservés à la bibliothèque de l'Escorial et à la bibliothèque nationale de Madrid. J. M. García Fuentes, p. 182-184.

⁵¹ *Les Epistres dorees, et discours salutaires de Don Antoine de Guevare, evesque de Mondonedo, prescheur et croniqueur de l'Empereur Charles cinquiesme*, Anvers, éd. de 1591, livre I, notamment p. 32 – lettre à Don Anthoine de Cunique Prieur de saint Jean, 18 février 1532 : « Quant au reste que le Seigneur Hernand de la Vegue me commanda de vostre part, à sçavoir que faisant si bien vostre devoir, comme vous faites à la guerre, que j'aye memoire de vous en la cronique, à quoy vous responds que pourrez tenir pour asseuré, que si vostre lance ressemble à celle de Achilles, ma pleume sera semblable à celle d'Homere » ; ou encore livre I, p. 123 – lettre à l'Amiral Don Fadrique Enriques, 15 octobre 1529 : « Je ne vous sçaurois dire autre chose pour le present, fors que si le Connestable acheva icy a Madrid sa vie, pour le moins il sera en mes Croniques d'immortelle memoire ».

⁵² A. Redondo, p. 308-317.

⁵³ Antonio de Guevara, *Una Decada de Cesares*, 1539. À propos du rapprochement de Charles Quint et de Trajan, premier empereur d'origine ibérique, voir S. Deswarte-Rosa « L'expédition de Tunis (1535) : images, interprétations, répercussions culturelles », p. 108-111.

⁵⁴ Prologue du *Livre dore de Marc Aurele Empereur et eloquent orateur, traduit de vulgaire Castillane en françois par R. B. de la grise Secretaire de monseigneurs le Reverendissime Cardinal de Grantmont. Nouvellement reveu et corrigé*, Paris, s.i., 1534, fol. IIIa.

⁵⁵ Voir à ce sujet sa lettre à Gerónimo Zurita, chroniqueur d'Aragon, datée du 30 janvier 1569 (citée par A. Morel-Fatio, p. 90).

Ocampo, dont les préoccupations historiographiques n'étaient pas récentes, donna en 1541 une nouvelle édition de la *Crónica general* d'Alphonse le Savant. Ainsi qu'il l'annonçait dans le prologue de cet ouvrage, il nourrissait par ailleurs le grand projet de rédiger en 80 livres toute l'histoire d'Espagne depuis ses origines jusqu'au règne de Charles Quint. Cette entreprise gigantesque n'avait d'autre but que d'exalter, à travers l'histoire romaine, l'histoire grecque et même la littérature arabe, la gloire de l'Espagne en démontrant l'ancienneté de sa monarchie. Sa volonté d'assurer à son pays une antiquité illustre le fit passer par de longues généalogies qui remontaient à Tubal, fils de Japhet et petit-fils de Noé. De ce colossal projet – mis en chantier dès 1527 si l'on en croit les déclarations d'Ocampo –, seuls les quatre premiers livres parurent en 1543, augmentés d'un cinquième, dix ans plus tard, en un gros volume de 336 folios sans compter les tables⁵⁶. Laisée inachevée à la mort de son auteur en 1558, cette chronique particulièrement ambitieuse, qui s'arrêtait en 200 avant Jésus Christ, ne contribua que très peu au rayonnement de l'Espagne et au prestige de son illustre souverain.

Surpris lui aussi par la mort trois ans après son entrée en fonction, Pedro Mexia ne put venir à bout de son *Historia del emperador*, qui s'arrête à l'année 1530. Un survol du contenu des cinq livres parus fait apparaître le caractère général des sujets traités, qu'explique l'éloignement de l'auteur par rapport aux événements du règne : outre la généalogie du roi, la présentation de ses multiples héritages, son arrivée en Espagne et son périple à travers les royaumes ibériques, le récit tourne autour de la sédition populaire des « comunidades » (tout le livre II), de l'interminable guerre menée contre le roi de France (livre III), des relations avec Clément VII (livre IV) jusqu'à l'arrivée de Charles Quint en Italie ; on est un peu surpris de découvrir quelques lignes consacrées aux premières prédications de Luther, que Mexia, dans sa retraite andalouse, aurait très bien pu passer sous silence.

Sur les cinq historiographes censés rédiger une biographie de Charles Quint, Sepúlveda est le seul à s'être acquitté de l'œuvre commandée : son *De rebus gestis Caroli Quinti*, divisé en trente livres, présente en effet du règne de l'empereur un tableau intégral et beaucoup plus précis que celui de Mexia. La présence du souverain est perceptible, non seulement à travers les récits, mais aussi dans la description minutieuse des royaumes ibériques : leurs institutions, leur état politique, leur législation, leur économie, leur nature physique et leur hydrographie ont notamment retenu l'attention de Sepúlveda. Certains épisodes, comme la controverse relative au traitement réservé aux Indiens, qui opposa l'auteur à Bartolomé de Las Casas, ou le sac de Rome, trahissent également l'influence autobiographique, dont on ne s'étonnera pas compte tenu du point de vue

⁵⁶ *Los cinco libros primeros de la Cronica general de España, que recopila el maestro Florian de Ocampo, cronista del Rey nuestro señor, por mandado de su magestad en Camora, Medina del Campo, Guillermo de Millis, 1553.*

résolument espagnol qui est développé dans l'ensemble de l'ouvrage. On peut accorder d'autant plus de valeur à l'intérêt manifesté par Charles Quint pour ce manuscrit qu'il s'est très peu exprimé, dans sa correspondance éditée, sur l'activité de ses historiographes ; en 1558, il émit en effet le souhait de faire imprimer ensemble, au cas où la mort surprendrait ces deux chroniqueurs âgés, l'histoire de Sepúlveda et les travaux de Florián de Ocampo⁵⁷. Ce souhait ne se réalisa pas et le *De rebus gestis Caroli Quinti* n'entra dans l'historiographie caroline qu'en 1780, lors de sa publication par la *Real Academia de la Historia* de Madrid dans les œuvres complètes de l'humaniste andalou⁵⁸.

De toute évidence, ce ne sont pas ses chroniqueurs, mais bien d'autres auteurs contemporains que visait Charles Quint en manifestant le souci de rectifier la vérité altérée par les historiens⁵⁹. Acteur de la guerre historiographique que se menèrent au XVII^e siècle historiens catholiques et protestants, Florimond de Raemond rapporte que l'empereur méprisa également Sleidan et Giovio, ces deux « menteurs », le premier parce qu'il aurait dit trop de mal de lui et le second trop de bien⁶⁰. Cette anecdote, répétée dans bien d'autres ouvrages, ne justifie toutefois pas à elle seule la mise en perspective des chroniqueurs officiels de Castille avec ces deux historiens. L'un et l'autre ont, dans leur production respective, couvert une large partie du règne de Charles Quint et en offrent une vision intégrée dans le contexte politique et religieux de l'époque.

57 « Pues la princesa escribió al cabildo de la iglesia de Zamora sobre lo de la Crónica que Florian de Campo tiene escrita, será bien que, así en lo que toca á esta como en la que hace el cronista Sepúlveda, se dé orden que en caso que muriesen antes de imprimirlas, por ser ambos tan viejos, se ponga recaudo en ellas, de manera que no se pierdan, y salgan á luz ». (*Retraite et mort de Charles Quint au monastère de Yuste. Lettres inédites publiées d'après les originaux conservés dans les archives royales de Simancas par M. Gachard*, t. I, Bruxelles, 1854, p. 310 : lettre de Charles Quint à Juan Vazquez, Yuste, 9 juillet 1558 ; voir aussi F. Mignet, *Charles Quint. Son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste*, Paris, 1854, p. 283).

58 D'après R. L. Kagan, la publication tardive de l'ouvrage de Sepúlveda, qui survécut douze ans à Charles Quint, s'explique à la fois par un revirement de la pensée de l'auteur, pour qui la biographie de commande, nécessairement flatteuse, était incompatible avec le souci de vérité dont il ne s'était jamais départi, et par l'hostilité de Philippe II à toute histoire du règne de son père ainsi que, de manière générale, à la rédaction d'histoires contemporaines, du moins jusque dans les années 1580. (« Los cronistas del emperador », dans *Carolus V Imperator*, p. 206 ainsi que « La historia y los cronistas del rey », dans *Philippus II Rex*, sous la dir. du même auteur, Barcelone-Madrid, 1998, p. 98-114).

59 L. Dolce, *Vita dell'invittissimo e gloriosissimo Imperador Carlo Quinto*, Venise, 1561, p. 58 : « e ciò fece per dimostrare al mondo che i moderni historici si sono in molte cose ingannati ».

60 F. Raemond, de, *Histoire de la naissance, progrez et decadence de l'heresie de ce siecle*, t. I, Rouen, 1623, p. 3. Farouche détracteur de Sleidan, qu'il appelle « le Tite-Live des Luthériens », Florimond de Raemond dénonce également ses onze mille mensonges. L'anecdote relative à Charles Quint est rapportée aussi, notamment, par François-Xavier de Feller dans son *Dictionnaire historique ou histoire abrégée des hommes qui se sont fait un nom par le génie, les talens, les vertus, les erreurs*, t. VIII, Liège, 1797, p. 237-238.

HISTOIRE LUTHÉRIENNE

96

Nous avons déjà évoqué le rapport plus ou moins éloigné que Sleidan et Giovio entretenaient avec l'historiographie officielle. Ce rapport est surtout évident chez Jean Sleidan, dont les *De Statu religionis et reipublicæ Carolo Quinto Cæsare commentarii*, publiés à Strasbourg en 1555⁶¹, traduisent un point de vue résolument luthérien, même si à certains égards ils le dépassent. Contemporain de la paix d'Augsbourg, cet ouvrage divisé en vingt-cinq livres peut être considéré comme la première véritable histoire de la Réforme⁶². Si ses limites chronologiques (1517-1555) correspondent à deux dates emblématiques de ce phénomène religieux, il ne consiste pas seulement en une histoire « ecclésiastique ». Indirectement, les *Commentarii* de Sleidan offrent aussi, comme leur titre l'indique, un large tableau du règne impérial de Charles Quint. Sans fournir pour autant une biographie de l'empereur, ils en éclairent un aspect important en mettant en évidence la coïncidence chronologique entre les étapes de son règne et l'action des réformateurs, en rapprochant d'emblée Charles Quint d'une part, Luther et ses successeurs de l'autre.

Dès sa sortie de presse, ce livre connut un succès impressionnant : quatre éditions sont réalisées à Strasbourg au cours de la même année en 1555 et des traductions française, allemande, italienne, néerlandaise, anglaise et même suédoise voient rapidement le jour. Jusqu'à la fin du XVI^e siècle et même au-delà en Allemagne, ce best-seller est régulièrement réédité dans les principaux centres typographiques protestants.

Les *Commentarii* sont le fruit de seize années d'observations et de recherches documentaires. Dès 1539, Sleidan, alors agent diplomatique et secrétaire du cardinal du Bellay, nourrissait en effet le projet de consigner les bouleversements spirituels et politiques survenus au cours des vingt-deux dernières années, si bien que lorsqu'en 1545, il en est officiellement mandaté par la ligue de Smalkalde, qui l'engage à son service comme historien officiel⁶³, il a déjà pu rassembler une documentation importante. On comprend donc mieux pourquoi l'effondrement des confédérés allemands à l'issue de la bataille de Mühlberg en avril 1547 et l'emprisonnement de ses chefs de file n'ont pas mis un terme à la réalisation de ce projet historiographique. Au contraire, les nombreux obstacles matériels qui s'accumulèrent à partir de cette date et qui rendirent

61 Joan. Sleidani, *de statu religionis et reipublicæ, Carolo Quinto Cæsare, commentarii*, [Strasbourg, Wendelin Rihel], 1555.

62 Cette tradition véhiculée par l'historiographie récente (notamment J. Delumeau, et T. Wanegffelen, *Naissance et affirmation de la Réforme*, Paris, éd. de 1998, p. 301) résiste à un examen systématique de la littérature du XVI^e siècle. Si des biographies de réformateurs, des galeries de portraits de personnages illustres de la Réforme et des chroniques urbaines, des récits isolés d'événements politiques et religieux déroulés en Allemagne avaient vu le jour avant 1555, l'originalité de Sleidan résidait bien dans la vision panoramique qu'il proposait de la Réforme.

63 H. Baumgarten, *Über Sleidans Leben und Briefwechsel*, Strasbourg, 1878, p. 113-114. Nous renvoyons le lecteur à notre thèse de doctorat inédite : *La Réforme comme objet d'histoire : les De statu religionis Carolo Quinto Cæsare commentarii de Jean Sleidan* (université de Liège, 2001).

aléatoire l'achèvement de son livre ne découragèrent pas Sleidan, qui poursuivit ses travaux, plus ou moins livré à lui-même.

La rédaction de cet ouvrage de commande en dehors de tout contrôle politique n'efface pas complètement la dimension idéologique qui le soutient. On peut en effet raisonnablement penser que, malgré l'indépendance et la liberté d'écriture que l'absence de protecteur lui assura, l'auteur resta fidèle à l'esprit dans lequel les *Commentarii* furent officiellement mis en chantier. Sa conception pragmatique de l'histoire, qui élevait la vérité au-dessus de toute recherche esthétique et orientait naturellement ses centres d'intérêts vers le passé proche, n'enlevait rien à ses options confessionnelles.

C'est par ses deux *Discours* adressés aux États de l'Empire et à l'empereur, publiés respectivement en 1541 et en 1544⁶⁴, que Sleidan révéla son adhésion au luthéranisme. L'historien y expose pour la première fois ses positions politiques et religieuses, qui ne seront jamais démenties : son attachement patriotique à l'Empire germanique d'une part, son aversion pour la papauté de l'autre. L'expression de sentiments opposés et indissociables vis-à-vis de ces deux entités traduit la rivalité multiséculaire qu'elles entretiennent. Ainsi donc, en retraçant l'évolution de la papauté depuis ses origines, Sleidan démontre l'illégitimité du pouvoir des deux glaives revendiqué par l'autorité pontificale et justifié seulement par une succession d'usurpations, d'escroqueries et de mensonges. Le second discours met particulièrement en relief la faillite de l'institution ecclésiastique et invite l'empereur, en vertu de l'origine divine de la suprématie temporelle qu'il exerce, non seulement à s'affranchir de la domination pontificale, mais à prendre lui-même en main la gestion des affaires spirituelles.

L'orgueil « national » de Sleidan et son admiration pour la dignité impériale reposent sur la notion de *translatio imperii ad Teutonicos*, qui établit une filiation directe entre l'Empire romain et l'Empire germanique⁶⁵ et qui d'ailleurs s'oppose radicalement aux idées politiques exprimées à travers les ouvrages d'Antonio de Guevara et de Pedro Mexia. La transmission aux Allemands de la dignité impériale via Charlemagne confère à Charles Quint un prestige inégalé par les souverains des États voisins ; elle lui attribue par ailleurs une vocation divine confirmée par les événements contemporains. Ainsi, la coïncidence entre son élection et les premières manifestations de Luther n'ont rien de fortuit : dans le discours qu'il lui adresse, Sleidan rappelle en effet au prince Habsbourg qu'il a été élu par Dieu lui-même pour assurer la protection politique de la religion restaurée par le réformateur.

⁶⁴ À partir de 1544, ces deux discours seront imprimés ensemble : *Joannis Sleidani orationes duæ. Una ad Carolum Quintum Cæsare. Altera ad Germaniæ principes omnes, ac ordines Imperii*, Strasbourg, Craton Mylius, 1544.

⁶⁵ Cette notion est exposée de manière systématique dans le *De Quatuor summis imperiis libri tres*, une histoire universelle à vocation pédagogique publiée à Strasbourg en 1556, qui révèle la pensée politique de Jean Sleidan.

Les sentiments impériaux exprimés par Sleidan à l'époque de son départ pour Strasbourg – qu'on situe entre l'été 1542 et mai 1544 – ne doivent pas occulter la profonde sympathie qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie pour la France, où il vécut un peu moins de dix ans. Son premier protecteur le cardinal Jean du Bellay, qui œuvra au cours des années 1530 à la conclusion d'une alliance entre François I^{er} et les princes protestants allemands contre la puissance des Habsbourg – projet auquel Sleidan participa en tant qu'agent de liaison entre les deux partis –, ne cessera en effet de le soutenir, sinon financièrement du moins par son amitié.

La pensée de Sleidan, allemand et luthérien, mais proche de la France et des milieux réformistes restés fidèles à l'obédience romaine, ne peut donc être réduite à l'expression de convictions tranchées. À cette ambiguïté géographique et confessionnelle, il faut ajouter une conception de l'historiographie qui ne pouvait non plus se satisfaire des excès inhérents au genre pamphlétaire. Ainsi, les préfaces de ses différents ouvrages révèlent, sinon un véritable discours théorique, du moins une réflexion cohérente sur l'histoire et son écriture : guides d'action politique, les livres d'histoire doivent refléter aussi fidèlement que possible la réalité du monde et non en donner une image idéalisée, comme le préconisaient les humanistes. À cet effet, l'historien doit, certes, cultiver le souci d'impartialité, mais aussi bénéficier de la compétence nécessaire pour comprendre les faits dont il est témoin et, pour cela, être personnellement engagé, à l'instar de César, dans les événements dont il se fait le rapporteur. Le témoignage oculaire n'a donc de réelle utilité que s'il est complété par l'expérience personnelle d'un homme de terrain.

Par son activité diplomatique, Sleidan fut en effet à la fois acteur et spectateur des événements contemporains. Ces qualités qui font des *Commentarii* un ouvrage d'histoire immédiate rendent d'autant plus remarquable leur ton invariablement modéré et serein, qui contraste avec la virulence des deux discours, parfois digne de la verve luthérienne. La neutralité générale des termes utilisés et l'effacement de l'auteur devant les faits relatés sont en effet frappants.

On cherchera en vain chez Sleidan une description physique ou morale de Charles Quint. L'historien allemand ne s'intéresse à l'empereur qu'en tant que détenteur du pouvoir temporel suprême et c'est bien davantage la personne impériale que l'homme qui est mise en lumière. L'image de Charles Quint est donc nécessairement partielle puisqu'il n'incarne, dans cette histoire de la Réforme, ni le roi d'Espagne ni le souverain des Pays-Bas, auxquels Sleidan n'accorde d'ailleurs que peu d'attention⁶⁶. Aussi les événements privés de la vie de l'empereur évoqués dans les *Commentarii* se limitent-ils à son mariage avec Isabelle de Portugal en 1526 et à la

66 On trouve l'unique référence à la souveraineté de Charles Quint sur les Pays-Bas à l'occasion de la révolte des Gantois en 1539 et de la répression sanglante consécutive (livre XIII). Nous utilisons ici l'édition suivante : *Histoire de l'estat de la religion et republique sous l'Empereur Charles V. par Jean Sleidan*, [Genève] chez Jean Crespin, 1557, fol. 202 a.

naissance de l'infant Philippe⁶⁷. Si l'image idéale de l'empereur qui ressort des trente-huit années exposées dans l'ouvrage de Sleidan confirme, mais avec beaucoup plus de finesse, celle que nous avons découverte dans les deux discours, on peut se demander si Charles Quint, ce prince providentiel en qui l'historien place tous ses espoirs, y correspond pleinement.

Charles d'Autriche est évoqué pour la première fois lors de son élection à la dignité impériale en 1519 : Sleidan y retrace sa généalogie ainsi que la constitution de son héritage territorial pour conclure que « l'Allemagne n'avoit eu Empereur si puissant de quelques centaines d'an⁶⁸ ». Fait révélateur, le couronnement à Aix-la-Chapelle l'année suivante fait l'objet d'une description beaucoup plus détaillée que celui de Bologne de 1530, auquel l'auteur n'accorde manifestement que peu de valeur. Les tensions entre l'empereur et les différents papes, en particulier Clément VII et Paul III, sont d'ailleurs infiniment plus développées dans les *Commentarii* que leurs réconciliations. Sleidan met donc clairement en évidence l'indépendance de Charles Quint vis-à-vis du pouvoir pontifical, qui se manifeste tout spécialement par sa volonté, maintes fois réaffirmée, de participer aux affaires religieuses de l'Allemagne et de faire ouvrir le concile tant attendu ; ainsi, les *Commentarii* s'étendent longuement sur les colloques de Haguenau et de Ratisbonne, auxquels Sleidan avait d'ailleurs assisté.

La double vocation, politique et religieuse, de la fonction impériale est visible par l'implication de Charles Quint dans le déroulement de la Réforme allemande. Mais on constate rapidement que son attitude au cours des nombreux épisodes qui se sont succédé dès les années 1520 s'écarte des attentes exprimées dans ses discours par l'auteur des *Commentarii*. Le prince Habsbourg est généralement présenté comme un souverain loyal et honnête dans ses déclarations comme dans ses actes : ainsi, par exemple, la liberté que, contre l'avis de nombreux théologiens catholiques, il laisse à Luther à l'issue de la diète de Worms de 1521 est mise en valeur par le rapprochement avec Jean Hus, qui fut trahi au concile de Constance par l'empereur Sigismond lui-même. Le courage et la détermination de Charles Quint, encore très jeune et inexpérimenté, sont néanmoins tempérés par son souci constant de s'aligner sur les actes de ses prédécesseurs. Faut-il y voir une marque de faiblesse, un manque d'assurance ou le respect scrupuleux de la tradition et la dévotion à ses ancêtres « qui faisoient profession de la religion Chrestienne » et « avoyent tousjours obey à l'eglise Romaine », ainsi que l'empereur l'aurait déclaré lui-même, si l'on en croit Sleidan, lors de cette même diète de Worms⁶⁹ ? L'historien allemand se garde bien de trancher, mais confirme, à l'occasion du bannissement de Luther, ce trait de caractère de l'empereur, également très soucieux de son image, « disant que c'estoit à luy à faire, non

67 Livre VI, fol. 84 a et 88 a.

68 Livre I, fol. 16 a.

69 Livre III, fol. 34 a-b.

seulement d'asseurer et amplifier l'Empire : ains aussi de pourvoir, que quelque ordure ou heresie ne s'engendrast dens les limites et confins d'iceluy. À quoy, ajoute Sleidan, ses predecesseurs ont soigneusement veillé. Parquoy il est plus que raisonnable qu'il marche de mesme pied : luy auquel Dieu a donné si grand domaine et seigneurie. Car s'il ne reprime les heresies pullulantes en Alemaigne, il blessera sa conscience, et acquerra mauvais nom au commencement de son Empire⁷⁰ ».

Charles Quint dépensa d'autant plus d'énergie à préserver les intérêts de l'Allemagne qu'il fut durant tout son règne entouré d'ennemis, que ce soient François I^{er} et Henri II, les Turcs ou les papes. Si les conflits quasi incessants avec les Valois sont fréquemment évoqués – mais toujours avec une grande neutralité dans la formulation – et si la menace ottomane est un des thèmes récurrents des *Commentarii*, on remarque que l'antagonisme avec Luther est tout spécialement mis en évidence. Le rapprochement des doctrines du réformateur « qui s'oppose, et par paroles amielées et allechantes seduit et abuse les personnes : et acquiert bruit envers le vulgaire » avec celles de Mahomet – l'une et l'autre étant aux yeux de l'empereur également fausses et nuisibles à la foi chrétienne – est tout à fait éloquent⁷¹, même si la part de texte qui leur est consacrée n'est pas comparable. Ainsi, la guerre de Smalkalde contre les luthériens allemands et ses préparatifs sont un des épisodes les plus détaillés des *Commentarii* (plus de 50 pages), alors que l'expédition navale contre Tunis, pour ne citer que cet exemple, est résumée en six lignes et que les triomphes consécutifs en Sicile, à Naples et à Rome sont passés sous silence : c'est donc bien, pour Sleidan, contre ses propres sujets chrétiens que Charles Quint mena sa véritable croisade⁷². La déception qu'éprouve l'historien luthérien face à ce prince qui passa l'essentiel de son règne impérial à présider des diètes, promulguer des édits, consulter des théologiens, légiférer en matière de religion et mener de rudes négociations avec les papes, est perceptible en dépit de l'extrême réserve qu'il impose à sa plume. Nous pourrions évidemment affiner, par une analyse beaucoup plus minutieuse, l'image impériale véhiculée par Sleidan, qui a de toute évidence apporté une contribution majeure à l'historiographie « caroline ».

À la fois ouvrage de propagande protestante par les circonstances politiques qui entourent son financement initial et entreprise individuelle qui s'inscrit pleinement dans l'évolution que connaît l'historiographie à la Renaissance, les *Commentarii* ne sont pas l'œuvre d'un homme de lettres engagé dans l'hagiographie impériale, mais bien celle d'un observateur de l'échiquier politique européen d'autant plus averti et expérimenté que sa position géographique privilégiée – la ville de Strasbourg, lieu d'échange

70 Livre III, fol. 37 b.

71 Livre IV, fol. 60 b.

72 L'accès aux sources d'information et l'absence de Sleidan à Tunis en 1535 ne peuvent en effet expliquer à eux seuls le déséquilibre quantitatif dans le traitement de ces deux épisodes.

entre la France et l'Empire – lui a permis de rencontrer de nombreux acteurs des événements politiques et religieux contemporains.

HISTOIRE ITALIENNE

L'image nuancée et sobre que Sleidan présente de l'empereur contraste de manière flagrante avec la plume haute en couleur de Paolo Giovio⁷³. Les quarante-cinq livres qui forment les *Historiae sui temporis*, parus à Florence en deux fois en 1550 et en 1552⁷⁴, ne couvrent que partiellement le règne de Charles Quint, non seulement en raison de leur limite chronologique (1494-1547), mais aussi par leur caractère lacunaire. Ainsi, les livres V à X, qui s'étendent de 1498 à 1513, et XIX à XXIV relatant les événements des années 1517 à 1527, sont simplement résumés. Si le destin de la première série, que Giovio prétend dans sa préface avoir perdu lors du sac de Rome, est incertain, il n'y a en revanche pas de raison de mettre en doute les affirmations de l'auteur, qui avoue n'avoir jamais rédigé les autres livres manquants. Seules les années 1528 à 1547 du règne impérial sont donc consignées dans les *Historiae*, mais malgré ses lacunes, c'est bien un ouvrage achevé que Giovio décide de publier peu avant sa mort, en décembre 1552.

Tout comme Sleidan, Giovio a entrepris spontanément, dès 1514, de relater les événements contemporains. Sa correspondance n'apporte pas de précisions quant aux circonstances qui l'y ont poussé, mais elle atteste que l'année suivante, l'historien était déjà en train de rassembler des informations. Médecin et humaniste né à Côme en 1483 et formé à Pavie, Giovio entra au service de plusieurs prélats italiens, qu'il eut d'ailleurs le luxe de choisir lui-même et dont les plus prestigieux ne sont autres que les papes Clément VII et Paul III. Familier de l'Académie romaine ainsi que des milieux intellectuels florentins, il était apprécié pour l'élégance de sa plume et la vivacité de son esprit, si bien qu'il occupa, à la cour du premier en particulier, une position privilégiée ; il semble même avoir exercé au Vatican une influence non négligeable qui lui valut d'être courtoisé par de nombreux ambassadeurs et représentants des cours princières étrangères. L'historien mit à profit ces rencontres pour accumuler au sujet des événements contemporains des informations étendues et très diverses, qu'il compléta en interrogeant des hommes de guerre, des marchands, des voyageurs ainsi que d'autres témoins issus de contrées parfois éloignées. Pour de nombreux épisodes, essentiellement militaires, Giovio a fait preuve d'une réelle largeur de vue en prenant connaissance des versions des différents protagonistes et en s'enquérant des témoignages des parties adverses. Des relations épistolaires lui permirent également d'enrichir sa

⁷³ Sur Giovio, voir T.C. Price Zimmermann, *Paolo Giovio. The Historian and the Crisis of Sixteenth-Century Italy*, Princeton, 1995 et l'art. du même auteur, *Dizionario biografico degli Italiani*, LVI (2001), p. 430-440 ; E. Cochrane, p. 366-377.

⁷⁴ *Historiarum sui temporis tomus primus*, Florence, Torrentino, 1550 et *Historiarum sui temporis tomus secundus*, Florence, Torrentino, 1552.

documentation, qui deviendra rapidement exceptionnelle, si bien qu'Eric Cochrane a vu en lui « l'homme le mieux informé de son temps⁷⁵ ». Sa démarche, d'inspiration thucydidienne, est fondamentalement différente de celle de Sleidan qui privilégie non seulement le témoignage, mais aussi l'expérience personnelle. Giovio semble s'être investi davantage dans l'observation que dans l'action, même s'il participa lui aussi à des tractations diplomatiques, notamment comme accompagnateur de Paul III lors de son entrevue avec Charles Quint à Nice en 1538, et si, à l'une ou l'autre reprise, il servit d'intermédiaire entre les deux souverains sur le sol italien. Sans avoir exercé de fonction politique spécifique, il œuvra, dans le sillage de son protecteur Jules de Médicis – futur Clément VII –, au maintien de l'alliance impériale et continua après l'épisode tragique du sac de Rome à promouvoir, par son influence, les intérêts de Charles Quint.

Les nombreuses années passées dans l'entourage pontifical et l'obtention en 1528 de l'évêché de Nocera dei Pagani n'ont pas eu d'incidence sur le sentiment religieux, très modéré, de Giovio. Le moteur de son entreprise historiographique, d'ailleurs largement sécularisée, ne réside donc pas dans son engagement confessionnel, mais plutôt dans sa curiosité pour le monde et dans son souci de l'expliquer selon une perspective très générale. Si, contrairement aux *Commentarii* de Sleidan, les *Historiae sui temporis* ne présentent pas de caractère idéologique marqué, elles sont néanmoins teintées d'un patriotisme milanais qui détermine l'angle de vue de l'auteur, mais n'exclut pas pour autant une large ouverture sur le monde. Ainsi, malgré sa perspective résolument italienne – et même lombarde –, cet ouvrage revêt une dimension universelle par sa thématique très générale et par ses limites géographiques : même les événements de Turquie et de Moscovie – que l'auteur avait d'ailleurs traités séparément dans son *Commentario delle cose dei Turchi* et dans le *Libellus de legatione Basilli Magni Principis Moschoviae ad Clemente VII* – sont évoqués, souvent avec une grande précision.

La fonction impériale est loin d'exercer sur Giovio la même fascination que sur Sleidan. L'attachement de l'historien italien pour Charles Quint trouve en effet une motivation négative, puisqu'il est directement lié à la responsabilité imputée à la France dans les guerres qui ravagent l'Italie et dont le point de départ se situe en 1494 avec l'expédition de Charles VIII ; cet événement, déterminant aux yeux de l'historien, constitue d'ailleurs l'entrée en matière des *Historiae*.

Contrairement à l'historien de la Réforme, Giovio rencontra l'empereur à plusieurs reprises, la première fois lors de son arrivée à Gênes en 1529. En récompense pour son engagement envers la cause impériale et pour sa réputation croissante d'historien, Charles Quint le gratifia, à l'occasion de son couronnement à Bologne, du titre de comte palatin et l'autorisa à ajouter les colonnes d'Hercule aux armes de sa famille. Les relations, assez

75 E. Cochrane, p. 370.

complexes, de Giovio avec le souverain ne furent pas sans variations ; l'admiration de l'historien, qui semble ne pas avoir faibli, n'exclut pas un sentiment de déception face à la mise sous tutelle de l'Italie et à l'obstination des souverains ennemis à poursuivre une guerre dont la justification se faisait de plus en plus obscure. Il est possible par ailleurs que Giovio ait cherché à se faire engager comme historiographe⁷⁶. S'il n'accéda pas à cette fonction et s'il n'est pas certain qu'il ait obtenu la contribution financière que l'empereur lui avait refusée dans un premier temps, lors de sa seconde entrevue avec Clément VII à Bologne, l'historien sollicita néanmoins l'approbation de Charles Quint en lui envoyant en 1550 le manuscrit du livre XXXIV de son ouvrage dans lequel il relate l'expédition à Tunis. Par ce geste, Giovio conférait au récit de cet épisode un caractère officiel, tempéré seulement par sa résistance aux pressions de la cour qui suggéra, à travers un mémoire rédigé par Guillaume Van Male au nom de Luis de Avila y Zúñiga, un certain nombre de rectifications⁷⁷. Malgré les sentiments mitigés de l'empereur – pourtant interrogé personnellement par l'historien, à Naples en 1535 – devant certains détails du récit et surtout par rapport à l'image que ce texte véhiculait de lui, Giovio, loin de s'adonner à l'adulation, ne tint pas compte de toutes les corrections souhaitées par l'entourage impérial et affirma ainsi son indépendance de jugement.

Le siège de Tunis est un des événements du règne impérial les mieux couverts par les *Historia*⁷⁸. La motivation, « pleine de piété et de gloire : comme celle, qui concernoyt la reputation publique du party chrestien⁷⁹ », de Charles Quint à entreprendre cette expédition, contraste avec la mesquinerie et la malhonnêteté de François I^{er}, dont la contribution militaire était conditionnée par la restitution à la France des territoires milanais et génois auxquels il avait pourtant renoncé. Ainsi, Giovio oppose clairement les intérêts personnels du roi Très Chrétien aux préoccupations saintes et légitimes de l'empereur. Le différend entre les deux souverains, dont l'historien s'applique à démontrer la futilité, ne porte donc que sur des possessions italiennes. À travers le récit de la campagne africaine, Giovio met en évidence la vaillance de Charles Quint, qui participa aux combats et exposa sa vie pour sauver des soldats, ainsi que l'héroïsme des

⁷⁶ A. Morel-Fatio, p. 105, 108-109.

⁷⁷ Baron de Reiffenberg, p. 96-109 : « *Gulielmi Malinæi Flandri ad Paulum Jovium epistola de bello Tunetano, scripta nomine D. Ludovici de Avila, nobilis cubicularii.* » Voir à ce sujet, T.C. Price Zimmermann, « The publication of Paolo Giovio's *Histories* : Charles V and the revision of book XXXIV », *La Bibliofilia*, année 74 (1972), p. 49-90 ; P. Burke, « L'image de Charles Quint : construction et interprétations », H. Soly, (éd.), *Charles Quint 1500-1558*, Anvers, 1999, p. 443-444.

⁷⁸ G. Voigt, « Die Geschichtschreibung über den Zug Karl's V. gegen Tunis (1535) », *Abhandlungen der Philologisch-historischen Classe der königlich Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften*, VI (1872), p. 233-238.

⁷⁹ Les citations sont extraites de l'édition suivante : *Histoires de Paolo Giovio, Comois évesque de Nocera, sur les choses faites et avenues de son temps en toutes les parties du monde, traduites de latin en François, et reveües pour la seconde edition, par Denis Sauvage, Signeurs du Parc-Champenois, Historiographe du Roy*, Paris, Olivier de Harsy, 1570, livre XXXIV, p. 292.

armées impériales, victimes de diverses maladies, de la chaleur accablante et de la soif. Il multiplie les détails relatifs à la souffrance des fantassins épuisés, tout en soulignant la différence de comportement entre les Espagnols et les Italiens « plus enclins à l'avarice » et les lansquenets allemands, dont la cruauté lors du pillage de la ville de Tunis est évoquée en termes qui devaient rappeler l'épisode du sac de Rome⁸⁰. Les triomphes successifs à Naples, à Rome, en Toscane, ainsi que l'accueil réservé à l'empereur par les populations italiennes sont ensuite décrits longuement.

Les *Historiæ* abondent en détails et en anecdotes et l'on est frappé par les talents de narrateur, par la vivacité du style et par la précision de Giovio, qui contraste de manière flagrante avec l'austérité du discours de Sleidan. L'introduction de discours grandiloquents, la plupart du temps fictifs, confère au récit un caractère dramatique. L'historien italien a également le sens de l'observation, particulièrement mis en valeur dans les descriptions physiques et psychologiques des personnages. Les premières impressions que lui laisse l'empereur lors de son arrivée à Gênes en 1529 démentent la réputation de cruauté acquise par le souverain après le sac de Rome – et dont d'ailleurs Giovio reporte la responsabilité sur « l'exécrable et excessive aspreté de ses Capitaines » : ainsi, le jeune prince « monstra visage approuvant son esprit doux et clement, et qu'il faisoyt fort beau voir en ceste fleur de jeunesse, estant mesme rendu plus honneste par ses mœurs, enrichis de civile modestie, et par ses paroles benignes et gracieuses⁸¹ ». La grâce qui se dégagait de lui est confirmée par le portrait que dressa l'historien à l'occasion de son entrée triomphale à Bologne en 1530 :

Sa face estoit, afin que les curieux ne trouvent ici faute de ce poinct, reluisante de certaine paleur argentine et agreable : les yeux azurez, doux, non hideux par aucune aspre severité, et acoustumez à une noble vergongne et à virile modestie. Son nez s'élevoit gracieusement par le milieu. Ce qui fut aussi anciennement observé pour signe de grandeur de cuer, mesmes es Roys de Perses. Vray est que son menton, un petit trop avancé, portoyt quelque peu de tort à sa beauté : mais (ce qui luy ajoustoyt espèce de gravité) il monstroyt, sur barbe crespée et blonde, chevelure peuplée, avec un éclair d'or palissant, et tondue à l'entour à la mode des Empereurs Romains. Au demeurant la stature de son corps, comme en la mesme fleur d'age entière, et en tresprospere santé, bien-fort ferme, non point par un suc inutile, ains par une puissante liaison de nefes. Il avoyt aussi les mains fort amples et robustes, propres à empoigner les bastons de guerre. Ses jambes estoient droites, selon la proportion du cors, avec leurs grèves tresmignonnement apparentes. Ce qui se cognoissoyt fort bien alors qu'il estoit monté à cheval. Car il avoyt telle expertise de chevaucher avec

⁸⁰ Livre XXXIV, p. 302-303.

⁸¹ Livre XXVII, p. 99.

dignité, qu'il sembloit que nul chevaucheur ne se peust trouver plus beau, plus vigoureux, ne plus patient à porter le faix des armes [...].⁸²

La cérémonie du couronnement est développée en sept pages qui foisonnent de détails concernant l'apparat, les attributs impériaux, le rituel proprement dit à l'église San Petronio de Bologne, mais aussi les réjouissances populaires et militaires, le cortège final, les invités, le repas de fête ; tous ces éléments contribuent à faire ressortir la majesté et la magnificence de Charles Quint⁸³.

Les voyages de Charles Quint dans l'Empire sont rarement évoqués ; l'élection impériale, qui fait du prince Habsbourg « le plus puissant de tous les derniers empereurs par l'amplitude de ses royaumes »⁸⁴, et la diète de Worms de 1521, où comparait Luther⁸⁵, sont résumées en quelques lignes et le récit de ce dernier événement porte davantage sur le réformateur que sur l'empereur. C'est sur le sol italien que Charles Quint est le plus souvent représenté, en particulier dans le contexte des hostilités avec François I^{er} qui tracent le fil conducteur des *Historia*. Il apparaît clairement que pour Giovio, tout comme pour les historiens antiques, les guerres – entre les deux souverains ou contre les Ottomans –, constituent la matière principale de l'histoire. On découvre en général un empereur soucieux de maintenir en Italie la paix « acquise à si grands frais et si grand travail de chacun »⁸⁶, malgré les incessants mouvements militaires que Giovio déplore.

Contrairement à Sleidan, l'historien italien n'hésite pas à se prononcer sur l'attitude ou le comportement des personnages et sur les événements qu'il relate ; ainsi, ne cherche-t-il pas à cacher ses sympathies pour l'empereur, dont les qualités les plus fréquemment mises en relief sont la patience, la modération, la modestie, la sagesse, la clémence, le caractère paisible et aimable, le sens de l'équité et la grandeur d'âme, tant de vertus qui font sa puissance et sa majesté.

Malgré leur approche géographiquement contrastée, les sources historiographiques abordées appartiennent, par le rapport plus ou moins étroit qu'elles entretiennent à l'histoire officielle, à la propagande pro- ou anti-caroline et témoignent de la fascination exercée par l'empereur sur la société lettrée contemporaine. Il n'est sans doute pas excessif d'affirmer que même Sleidan et Giovio n'auraient probablement pas composé leur ouvrage principal, pourtant bien distinct de la biographie, sans l'accession de Charles d'Autriche au trône impérial. Figure déterminante de son époque, Charles Quint a donc été un puissant stimulant de l'activité historiographique, qui s'est intensifiée par l'effet même de son prestige, et a

82 Livre XXVII, p. 107-108.

83 Livre XXVII, p. 111-117.

84 Résumé du livre XIX
p. 6.

85 p. 6.

86 Livre XXX, p. 218.

inspiré indirectement l'ébauche d'une réflexion théorique sur l'écriture de l'histoire.

L'importance, tant qualitative que quantitative, de l'historiographie caroline n'est pas étrangère au goût très vif qu'a manifesté l'empereur pour l'histoire et qui s'est traduit concrètement en ses royaumes ibériques par la promotion de fonctionnaires affectés à l'exercice de cette discipline. Mais manifestement, les livres d'histoire pour l'empereur ne constituaient pas seulement un divertissement ; en cristallisant la mémoire collective et en canalisant l'opinion des lecteurs, ils jouaient aussi un rôle publicitaire dont, soucieux de son image, il pensait tirer profit⁸⁷. Son souhait de faire publier ensemble les ouvrages d'Ocampo et de Sepúlveda témoignait, certes, de son intérêt à la fois pour l'histoire de l'Espagne ancienne et pour sa biographie, mais trahissait surtout la position culminante qu'il entendait occuper parmi la lignée des souverains ibériques.

106

La présence quasi permanente de Charles Quint dans les ouvrages de Sleidan et de Giovio rend d'autant plus manifeste l'échec global des entreprises historiographiques expressément financées par le trésor royal. À cette étape de nos recherches sur l'historiographie caroline, nous constatons qu'on ne peut établir clairement un profil du chroniqueur de Castille – qui reste le centre de nos préoccupations – durant la première moitié du XVI^e siècle. Il est possible de dégager quelques constantes assez banales pour l'époque – carrière ecclésiastique, solide formation intellectuelle, travaux antérieurs –, mais non pour autant de distinguer cette catégorie d'écrivains des autres hommes de lettres. Une particularité leur est cependant commune : la charge d'historiographe consistait rarement en une étape parmi d'autres de leur carrière, mais en était plutôt le couronnement. De toute évidence, cette fonction, prestigieuse par l'intimité royale qu'elle impliquait, représentait un moyen d'ascension sociale et faisait l'objet de convoitises. Les quelques éléments que nous avons synthétisés font apparaître à ce sujet un double décalage : le déséquilibre est en effet frappant entre la médiocrité globale des résultats produits et, d'une part le zèle déployé par les futurs titulaires pour accéder à la charge, d'autre part l'inflation des chroniqueurs et l'augmentation substantielle de leur salaire⁸⁸, révélatrices de l'importance qu'acquiert l'histoire à la cour d'Espagne en cette première moitié du XVI^e siècle. Aucun des historiographes nommés par Charles Quint ne remplit

87 L'histoire, à cet égard, ne jouait pas un rôle différent des autres moyens de propagande impériale (portraits, vitraux, enluminures, tapisseries, statues, miniatures sur des bijoux, médailles, architecture, imprimerie, fêtes et cérémonies publiques, « joyeuses entrées »...). P. Burke, p. 393-476.

88 La rente annuelle des historiographes de Castille passa sous le règne de Charles Quint de 40 000 à 80 000 maravédís, somme qui devait être très appréciable si l'on considère, à titre de comparaison, qu'Adrien d'Utrecht, doyen de Louvain, fut gratifié en 1516 pour toute la durée de sa charge d'ambassadeur en Espagne, du traitement de 60 000 maravédís (L.P. Gachard, *Correspondance de Charles Quint et d'Adrien VI*, Bruxelles, 1859, p. 231-233 – lettre de Charles Quint au licencié Vargas, son trésorier général de Castille, 24 avril 1516).

pleinement son rôle en contribuant du vivant et sous le contrôle de l'empereur à la construction de son image officielle ; la plupart des entreprises n'aboutirent pas et l'unique histoire générale du règne de Charles Quint qui fut achevée resta confidentielle pendant plus de deux siècles. Pourtant, les meilleures conditions étaient réunies : les historiographes étaient en effet tous doués des capacités intellectuelles et littéraires nécessaires ; de son côté, le souverain leur assurait une rémunération confortable et leur accordait une grande liberté d'organisation, y compris celle de s'isoler pour rédiger. Sous le règne de Charles Quint, les historiographes officiels ont ainsi coûté 90 années de salaire au trésor espagnol. Nommés à vie, ils ont tous en effet, à l'exception de Gentile qui renonça à sa charge pour en exercer une autre en dehors de l'Espagne, conservé le titre et perçu les rentes, apparemment jusqu'à leur mort.

Comment dès lors expliquer la pauvreté de leur production ? L'analyse assez sommaire à laquelle nous nous sommes prêtée ne nous permet d'émettre que des hypothèses et de lancer seulement des pistes de réflexion. Ainsi, le cumul avec d'autres charges – épiscopales ou canonicales –, dont ils tiraient également des revenus, et l'âge avancé des chroniqueurs lors de leur nomination ont sans aucun doute été des facteurs défavorables. L'absence de compétences historiographiques spécifiques chez ces fonctionnaires doit également être prise en considération. Bien que certains d'entre eux – Ocampo et Mexia – aient été prédisposés à la tâche qui leur fut confiée, les qualités littéraires primaient largement sur l'expérience de la discipline historique et les titulaires de la charge assimilaient toujours l'écriture de l'histoire à un pur exercice de style.

Comme le souligne E. Fueter, l'unification politique des royaumes espagnols opérée par les Rois Catholiques avait créé à l'historiographie nationale une situation a priori beaucoup plus favorable qu'en Allemagne, où la Réforme n'avait fait qu'aggraver le morcèlement territorial⁸⁹. Fait d'ailleurs significatif, Charles Quint n'a pas engagé d'historiographe dans l'Empire, dans les Pays-Bas ni dans ses autres territoires : l'historiographie caroline officielle devait être espagnole. Cette conception semblait toutefois aller à contre courant de l'évolution géographique de la discipline : de toute évidence, l'histoire en Espagne ne connaissait pas le même essor qu'en France, en Italie ou même en Allemagne.

Plus spécifiquement, l'apparition des historiens officiels au XV^e siècle doit beaucoup à l'autonomie que gagnait progressivement l'histoire sur les autres disciplines, en particulier la théologie. Mais alors même que sa pratique se distanciat de toute connotation religieuse, on constate qu'en Espagne, les historiographes étaient presque tous choisis parmi des ecclésiastiques. Par ailleurs et surtout, lié directement à l'émergence de

⁸⁹ E. Fueter, p. 275.

l'individualisme, le genre biographique initié par Charles Quint suscitait la méfiance des théologiens et ne remportait pas l'adhésion des humanistes, attachés à d'autres références. L'alternative individuelle au modèle livien consistait en biographies non pas individuelles, mais collectives ainsi qu'en galeries de portraits, inspirées de Plutarque et de Suétone et prisées déjà par Pétrarque dans son *De Viris illustribus*.

« Une histoire détaillée du règne de Charles Quint qui porterait à la fois sur l'action personnelle de l'empereur, le gouvernement intérieur de l'Espagne et l'administration des divers États annexés à la monarchie espagnole, sur les guerres et les conquêtes, les négociations diplomatiques, et enfin sur les nombreuses et compliquées questions religieuses et économiques, comme la lutte contre la Réforme en Allemagne et la colonisation du Nouveau Monde, est actuellement, affirmait en 1913 A. Morel-Fatio, une entreprise impossible à réaliser d'une façon quelque peu satisfaisante⁹⁰ ». Les prédécesseurs de l'historien français semblaient l'avoir déjà perçu et aucun d'entre eux, aux XVI^e et XVII^e siècles, ne fut en mesure de fournir un tableau intégral du règne de Charles Quint sur l'ensemble de ses possessions⁹¹. Aussi, loin de se laisser représenter seulement en des portraits iconographiques et littéraires, l'empereur s'investit personnellement dans la fixation à travers l'histoire de sa propre image. Alors qu'il remontait le Rhin de Cologne à Mayence entre le 14 et le 18 juin 1550, il dicta à son confident Guillaume Van Male des mémoires⁹², qui rompent avec les modèles établis, synthétisent ses références littéraires, son héritage culturel complexe, son évolution intellectuelle et son admiration pour César, son lointain inspirateur.

⁹⁰ A. Morel-Fatio, p. 1.

⁹¹ Ainsi que le souligne J. M. García Fuentes, Alonso de Santa Cruz, légèrement postérieur à l'empereur, et, quelques décennies plus tard, Prudencio de Sandoval ont eux aussi couvert chronologiquement l'ensemble du règne de Charles Quint, mais sans pour autant en refléter tous les aspects (p. 177).

⁹² Lettre de Guillaume van Male à Du Prat, Augsbourg, 17 juillet 1550 (Lettres sur la vie intérieure de l'empereur Charles Quint, écrites par Guillaume van Male, et publiées par le baron de Reiffenberg, Bruxelles, 1843, p. 12) ; A. Morel-Fatio, p. 157-356 et P. Chaunu, et M. Escamilla, p. 538-543.